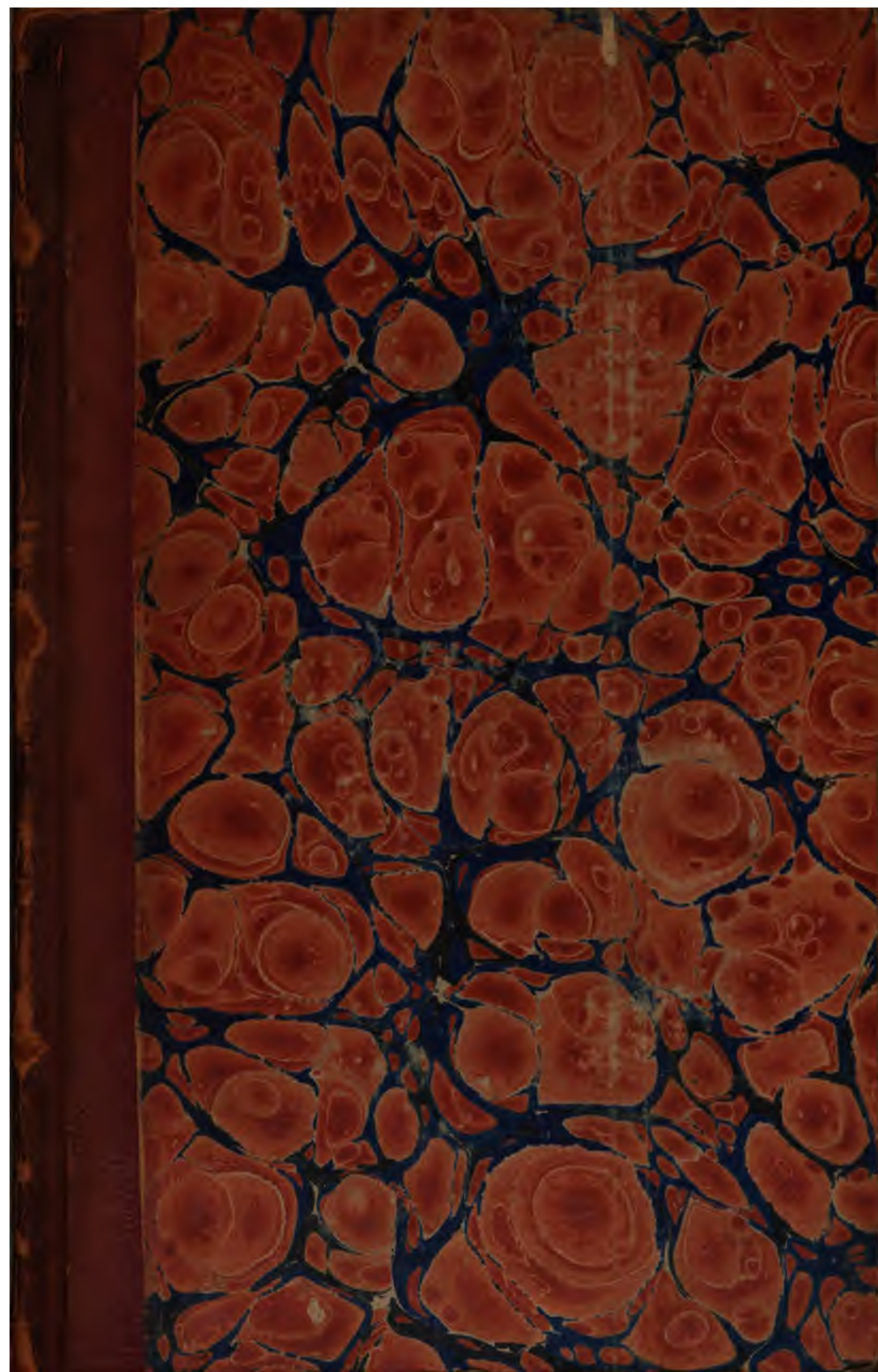
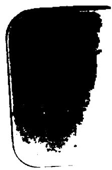



600039735X





ES ORIGINES ET L'ÉPOQUE PAÏENNE

DE

.ISTOIRE DES HONGROIS

Fontainebleau. — Imprimerie E. Bourges.

LES ORIGINES ET L'ÉPOQUE PAÏENNE

DE

L'HISTOIRE

DES HONGROIS

PAR

ÉDOUARD SAYOUS

Professeur d'histoire au lycée Charlemagne,
Membre de la Société Kisfaludy (de Pesth).



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, DE CALCUTTA,
DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS), DE SHANGHAI (CHINE)

28, RUE BONAPARTE, 28.

1874

AVERTISSEMENT

L'objet de ce travail est de montrer comment au neuvième et au dixième siècles un nouveau peuple vint, après plusieurs migrations, prendre rang dans l'Europe civilisée qu'il devait défendre un jour; d'étudier ce peuple dans sa langue, dans ses croyances primitives, dans son établissement; de suivre ses conquêtes, ses incursions terribles, puis les premiers signes d'une décadence à laquelle il n'échappa qu'en se faisant sédentaire et chrétien. Ce n'est là que l'Introduction, ou la première partie, d'une Histoire générale des Hongrois à laquelle nous travaillons depuis sept années, et que nous n'avons point terminée encore. La période païenne est assez nettement circonscrite par les dates et par les idées, assez importante par les questions qu'elle soulève et par la lumière qu'elle jette sur le milieu du moyen âge, pour être publiée d'avance et à part. Les personnes qui liront notre Essai y trouveront la méthode lente et laborieuse, mais, nous l'espérons du moins, rigoureuse et sûre, qui présidera à l'ouvrage tout entier : étude de toutes les sources et autant que possible de tous les ouvrages sérieux, écrits dans une langue quelconque sur les Magyars; comparaison avec les langues et les peuples plus ou moins congénères; rapprochements fréquents avec

entrelacées. Nous serons donc amené à serrer de près nos documents et nos renseignements de toutes sortes[1], à discuter des opinions souvent contradictoires, pour en dégager une conclusion lorsque la lumière se sera suffisamment faite. Nous devrons d'abord, en réunissant les premières données historiques, prendre les Hongrois à leur point de départ sans les quitter jusqu'au pied des Karpathes. Ensuite, dans le deuxième chapitre, nous appellerons à notre aide, sans écarter les renseignements historiques ni même légendaires, les vocabulaires et les grammaires des tribus venues de l'Asie, pour arriver à une solution ethnographique.

Avant tout, il est indispensable d'expliquer ces deux deux mots, *Magyars* et *Hongrois*[2]. Le premier est le

1. Citons dès maintenant les histoires générales de Hongrie. Majlath ne dit presque rien sur les origines, — Szalay peu de chose; nous aurons pourtant à signaler quelquefois son opinion. — M. Szabó, à part divers travaux auxquels nous renverrons, a réuni plus récemment tous les événements de cette époque dans son *Magyar vezérek Kora* (le Temps des ducs de Hongrie), que nous avons eu entre les mains trop tard pour nous en servir beaucoup. — M. Klein continue sa nouvelle édition, commencée en 1867 (Leipzig, Brockhaus), de la *Geschichte von Ungarn*, de Fessler, qui est, à vrai dire, un nouvel et très-utile ouvrage. — Enfin, M. Horváth, que l'on pourrait appeler un historien national, a étudié ces premiers temps au début de sa *Magyarország Történelme*, dans des pages intéressantes comme tout ce qu'il a écrit; mais nous ne sommes pas de son avis sur la question de race.

2. Ils pourront être employés ici comme synonymes. Dans

plus difficile. Au moyen âge on le faisait dériver de Magog, fils de Japhet; ou de Magor, fils de Nemrod, ce qui permettrait de ne pas se séparer de la tradition biblique[1]. La forme employée par les chroniqueurs latins était *Moger*, tandis que l'arabe Ibn-Dasta, dans son « Livre du Trésor » écrivait Madschgar[2], et Maçoudi, Bedjgar[3]. C'est donc un mot fort ancien, et reconnaissable sous des formes variées. La science moderne lui a attribué diverses origines : suivant une première interprétation, *ma-gyermek* signifierait enfant de la terre, le mot de « terre » se traduisant par *ma* dans plusieurs langues finnoises[4]. Suivant une autre étymologie qu'Amédée Thierry a cru pouvoir adopter[5], mais qui est rejetée aujourd'hui par la plu-

le langage politique moderne, le nom de Magyar devrait être réservé aux cinq ou six millions d'hommes établis au cœur de la Hongrie, qui descendent, non sans d'importants mélanges, des conquérants du neuvième siècle; tandis que le nom de Hongrois s'appliquerait indifféremment à ceux que nous venons d'indiquer et aux six ou sept millions de Roumains, d'Allemands, de Slaves, qui occupent surtout les régions montagneuses ou frontières.

1. Anonyme, ch. I. — Thuróczy, l. I, ch. II. — Les chroniques du Notaire Anonyme et de Thuróczy se trouvent dans le premier volume de la collection de Schwandtner, *Rerum Hungaricarum scriptores* (in-folio. Vienne, 1746).

2. Roesler, *Romænische Studien* (Leipzig, 1871), p. 362.

3. Trad. de Maçoudi, par Barbier de Meynard et Pavet de Courteille. Paris, 1863, 2e vol., p. 58.

4. Fessler-Klein, l. cit. : *gyermek* signifie enfant en hongrois, *ma* ou *maa*, terre en finlandais, esthonien, etc.

5. *Attila et ses successeurs*, t. II, p. 205. — V. aussi Degui-

part des savants du pays[1], une tribu, celle des *Megers*, aurait donné son nom au peuple tout entier. D'après Klaproth[2] le nom des Baskirs ou Bachgird fournirait la clé de l'énigme; mais c'est là une opération étymologique un peu forcée, qui doit compter parmi les erreurs de ce grand esprit. Enfin, M. Hunfalvy, dont l'opinion est partagée par M. de Ujfalvy[3] assimile la racine *mog* à la racine *ouig*, *jog* que nous retrouvons dans *ouigoure* et dans *unger*, qui renfermerait l'idée d'alliance, de confédération : dans cette hypothèse, Magyar et Hongrois seraient au fond deux synonymes.

Il nous est impossible d'exprimer un jugement formel sur cette question controversée. Le mot de Hongrois est moins embarrassant. Éliminons d'abord trois explications répandues au moyen âge : il ne vient ni de l'allemand *ungeborene* (non indigène)[4], ni du latin

gnes, *Hist. gén. des Huns*. Paris, 1756, t. I, p. 510 et suiv.

1. Szabó : *Biborban született*, etc. (sur Constantin Porphyrogénète) dans le premier volume des Mémoires de l'Académie hongroise. Pesth, 1865, p. 135.

2. *Tableaux historiques de l'Asie*, Paris, 1826, in-4°, p. 275. — Cette opinion de Klaproth a été pourtant adoptée depuis par quelques philologues.

3. M. P. Hunfalvy, que nous aurons à citer surtout dans le chapitre suivant, est avec M. Vambéry un des principaux philologues et voyageurs de son pays. — *Les Migrations des peuples et particulièrement celles des Touraniens*, par Ch. de Ujfalvy. Paris, 1873.

4. Une autre explication populaire en Allemagne (Dümmler : *Geschichte des ostfrœnkischen Reichs*. Berlin, 1865, 2e vol., p. 449), faisait venir Hongrois de *hungrig*, affamé, — ce rapprochement a pu contribuer à la légende des ogres.

angaria, chariot, ni du château *Hungu* près des Karpathes[1], car il est antérieur à la conquête de la Dacie et aux invasions en Allemagne. Nous le retrouvons sur les flancs de l'Oural septentrional et jusque sur les côtes de l'Océan glacial. Là se trouvent le pays ougrien déjà signalé au seizième siècle par l'ambassadeur Herbertstein[2], la montagne ougrienne, la côte ougrienne, la rivière Jugra. Mais cela ne nous explique que la seconde partie du mot, que Jornandes écrit *Hunugari*[3]. La première partie n'est autre que le nom bien connu des Huns, Hunni chez les Latins, Ούννοι, Κούννοι, chez les Byzantins : de telle sorte que le français *Hongrois*, le russe *Vengri*, le grec Οὔγγροι, signifient Hun-ougrien[4].

Cette explication nous en dit beaucoup sur l'origine du peuple, et lorsque nous rencontrons le mot « ougrien » sur plusieurs points de la région de l'Oural septentrional, nous sommes fondé à placer dans cette

1. Anon. ch. II; — déjà réfuté par Pray (*Annales veteres*, Vienne, 1761, in-folio. *Dissertatio prævia de Hungaris*).

2. Herberstein, *Rerum moscov. comment.* Basil, 1571, in-folio, p. 85; hæc est Jugaria ex qua olim Hungari progressi. — F. H. Müller (*Der ungrische Volkstamm*, Berlin, 1837, p. 106), cite Pallas et Lehrberg, et explique que ce mot *Ugorskaia Semlia* ne vient pas de *gora*, montagne, comme on l'a cru en Russie.

3. *De Rebus Geticis*, ch. v. M. Closs lit *Hunuguri*.

4. Szabó : *Biborban*, etc. (l. cit., p. 71.) — Stritter *Memoriæ populorum*, etc., Pétersbourg, 1771, t. III, 2e part., p. 581. — Deguignes, l. cit. p. 510. — Klaproth, *Tableaux historiques*, p. 275. — Am. Thierry, t. II, p. 198-217.

région même son point de départ et son époque antéhistorique. Les premiers documents nous montrent les Hongrois vivant de leur chasse un peu au sud de cette contrée, près du Volga et des sources du Jaik : tel dut être leur séjour vers les sixième et septième siècles, d'après le grec Théophylacte, et le latin Jornandes[1]. Quant aux chrononiqueurs nationaux, il ne faut rien leur demander sur cette époque, à cause d'une préoccupation dont nous parlerons plus loin. Ces premières données, vagues et insuffisantes par elles-mêmes, sont corroborées par le rapport des voyageurs qui, au treizième siècle, ont trouvé depuis le moyen Volga jusqu'au delà de l'Oural, une grande Hongrie habitée par des peuplades suivant eux parentes des Hongrois[2]. Dans ce premier séjour, les Magyars avaient pour voisins divers peuples Finnois et Turcs : les Bulgares, ou du moins ceux d'entre eux qui n'avaient pas émigré du côté du Danube, les Baskirs, les Khazars et bientôt les Petchénègues[3].

Toutes ces tribus, si nombreuses qu'elles pussent être, menaient de toute nécessité une vie nomade. Ne

1. Klaproth, l. cit. p. 273. — Jornandes, l. cit., ajoute : *Hunugari hinc sunt noti, quia ab ipsis pellicum murinarum venit commercium.*

2. Le moine Richard : *De facto Ungariæ magnæ* (1237), dans Endlicher, (*Monumenta arpadiana*, Saint-Gall, 1849), confirmé en 1246, par Jean du Plan de Carpin, si bien étudié chez nous par M. d'Avezac.

3. Les discussions ethnographiques concernant tous ces peuples ne seront soulevées que dans le chapitre suivant.

labourant pas le sol, habituées à compter pour leur nourriture sur les poissons du fleuve, sur le lait et la viande de leurs immenses troupeaux qui paissaient les hautes herbes de la steppe, elles ne pouvaient échapper à la famine, lorsque la rivière commençait à s'épuiser, lorsque la steppe était rasée, qu'en transportant plus loin, vers le sud, leurs tentes légères et leurs chariots. De là une extrême mobilité dans la résidence et dans les frontières de ces tribus. De là aussi un état politique et social particulier, comportant une grande liberté avec une stricte obéissance militaire; car ces migrations continuelles produisaient des chocs nombreux et inévitables, et se transformaient, suivant l'attrait du pillage et la rencontre des obstacles, en longues et capricieuses invasions. De là enfin, la naissance et la destruction également rapides de vastes empires, que le génie d'un chef créait pour quelques années par l'adhésion ou la soumission de nombreuses tribus, et qui se dissolvaient après sa mort[1].

Un des empires formés de cette manière qui ont eu non pas le plus d'éclat, mais le plus de durée et le plus de mérite politique, a été celui des Khazars[2], et

1. Ce principe générateur des invasions altaïques, la non-culture, n'a pas toujours été bien compris lorsqu'on s'est occupé de Gengis Khan, d'Attila, etc. En ce qui concerne les Hongrois, il est bien expliqué dans Fessler-Klein, (l. cit., l. I, ch. II).

2. V. le Mémoire, resté définitif, de M. Vivien de Saint-Martin sur les Khazars, dans les *Nouvelles annales des voyages*, 1850.

l'une des invasions les plus sauvages a été celle des Petchénègues. Les uns comme les autres ont agi par leurs mouvements sur les Magyars, et les ont déterminés à changer deux fois de séjour, à s'établir d'abord en Lébédie, plus tard dans l'Étel-Köz. Le pays de Lébédie est probablement la région comprise entre le Don, le Dniéper et la mer Noire [1]; c'est de ce côté que les Hongrois, pressés de toutes parts, se dirigèrent dans le cours du neuvième siècle, traversant les déserts en longues caravanes, descendant le cours des fleuves sur des troncs d'arbre creusés, et des outres disposées en forme de bateaux. La Lébédie est la première station des Hongrois sur laquelle nous possédions des renseignements historiques et légendaires un peu nombreux [2].

Le mot même de Lébédie, d'après le savant empereur Constantin Porphyrogénète, ne serait autre que celui du premier chef ou voïvode [3], Lébédias, simple

1. Hammer, dans un Mémoire publié en latin et en hongrois (*Magyar t. tarsasag*, 3e vol., in-4°, Bude, 1838), place le pays de Lébédie à gauche du Volga, et traduit le Chidmas de Constantin Porphyrogénète par la Kama, ce qui paraît inadmissible.

2. Jerney : *Keleti utazása* (Voyage en Orient), Pesth, 1851, in-4° 2e vol,, 1re partie, sur Lébédia, beaucoup moins intéressante que le premier volume sur l'Étel-Köz, surtout à cause de la préoccupation de l'auteur de faire venir ses ancêtres, non du nord-est, mais du sud-est.

3. *De administrando imperio*, ch. XXXVIII; — βοέβοδος : le mot magyar ou slave (un de ceux que se disputent les philologues des deux races; M. Horvath le revendique pour son

chef militaire, car les tribus étaient réellement indépendantes les unes des autres en temps ordinaire. Les chroniqueurs du moyen âge indiquent un autre nom, celui d'Elöd, fils du fabuleux Ugek[1], mais la critique hongroise croit reconnaître dans Elöd et dans Lébed deux formes altérées du même nom[2]. Ce chef suprême était plus ou moins dépendant de son puissant voisin le chagan des Khazars, dont l'empire, alors à son apogée, s'étendait des Karpathes au Volga[3]. Il le suivait dans toutes ses guerres, sans que rien laisse supposer une sujétion humiliante[4]. Le chef hongrois s'étant signalé par sa bravoure et par la loyauté de son alliance, reçut en mariage, comme un don du chagan, une noble fille Khazare; mais cette union resta stérile.

pays, l. cit., p. 19, note), est très-reconnaissable sous sa forme grecque, comme bien des mots analogues. Les Byzantins possédaient à un degré remarquable ce que nous appellerions aujourd'hui la critique ethnographique et philologique, comme le prouve M. Rambaud dans son excellent *Empire Grec au dixième siècle*, Paris 1870.

1. Cette généalogie qui fait remonter Arpad par Ugek à Attila (Anon. ch. I), est déjà révoquée en doute par Pray (*Annales veteres*, p. 311).

2. Szabó, l. cit., p. 107.

3. Vivien de Saint-Martin, l. cit., p. 154.

4. Constantin n'emploie que des expressions telles que : συνῴκησαν, συμμαχοῦντες. Dans un autre passage du ch. XXXVIII il dit que les Hongrois, avant d'être nommés Τούρκοι étaient appelés Σαβαρτοασφάλοι. M. Szabó (l. cit. p. 109), trouve avec raison ce passage très-obscur. Hammer croit y trouver le nom des Sabirs, d'où viendraient ceux de Sibir et de Sibérie.

Le séjour dans la région du Tanaïs ne fut pas de longue durée. Les Petchénègues[1] se livrèrent à une brusque et furieuse attaque, menaçante même pour les Khazars, et qui chassa devant eux les tribus hongroises. Balayées en quelque sorte par cette tempête, elles ne peuvent même pas entreprendre d'un commun accord une même émigration. Elles se séparent pour jamais en deux troupes fort inégales : la moins nombreuse se dirige vers le sud-est, du côté de la Perse, nous dit l'empereur byzantin, pour s'arrêter, soit en Perse même, soit sur les bords de l'Euphrate, soit même à moitié chemin dans la région montagneuse du Caucase[2]. La plus nombreuse, la seule qui ait marqué dans l'histoire et la seule dont nous ayons à nous occuper, exécute, sous le commandement de Lébédias, une nouvelle étape du côté de l'ouest, et s'arrête dans le pays que Constantin appelle *Atel-Kusu*.

1. Encore un passage obscur et très-controversé du ch. XXXVIII : il y est parlé des Πατζινακῖται οἱ πρότερον Κᾶγγαρ Ἐπωνομαζόμενοι. Que signifie ce Kan-Kar? Constantin nous apprend bien, et Am. Thierry ne l'oublie pas, que ce mot contient une idée de force et de courage; mais Jerney, par un rapprochement avec la langue magyare actuelle, y voit le sens d'élite, d'état-major, tandis que M. Szabó, (l. cit., p. 105) voit dans la syllabe kar ou gar une simple terminaison.

2. Εἰς τὸ τῆς Περσίδος μέρος, dit Constantin; — plus loin, il ajoute que cette colonie a conservé des rapports avec le reste de la nation; — *Coloniam illorum orientalem in Mesopotamiam emigrasse*, dit Hammer; — M. Szabó, (p. 116), penche pour le Caucase, d'après Theodorus Gaza, *de origine Turcorum*, (Corpus Script. Byz., vol. XXIII, p. 120),

Il est essentiel de déterminer le sens de ce mot bizarre et la situation géographique de la troisième résidence des Magyars. Remarquons d'abord que le texte byzantin contient en lui-même des éléments d'interprétation : il nous apprend que cet Atel-Kusu est devenu, au milieu du dizième siècle, le pays des Petchénègues, et que ce nom provient des fleuves qui arrosent la contrée. Aussi les critiques se sont-ils livrés à de nombreuses hypothèses sur les fleuves que Constantin aura voulu désigner. Au siècle dernier, Deguignes commet une confusion grossière entre l'Atel-Kusu et la Transylvanie[1]. Pray, sans expliquer nettement le Kusu, croit reconnaître dans Ètel, l'Aluta, affluent du Danube, arrosant la Valachie actuelle[2]. Deux interprétations plus sérieuses, et recommandées par la haute compétence de leurs auteurs comme orientalistes, sont celles de Klaproth et de Hammer : le premier traduit Atel par rivière, et Kusu par le Boug[3]; le second traduit Ètel par le Volga, et Kusu par le Dniéper[4].

Toutes ces explications ont le tort, non-seulement de s'entre-détruire, mais de ne pas tenir compte du texte de Constantin, lequel, après avoir dit que la contrée en question doit son nom aux rivières qui la traversent, énumère ces rivières, le Baruch, le Koubos,

1. Deguignes, l. cit., p. 513.

2. Pray *Annales veteres*, p. 307; — Am. Thierry, (l. cit., p. 202), partage cette opinion peu soutenable.

3. Klaproth, l. cit., p. 281.

4. Hammer, l. cit., p. 130.

le Trullos, le Brutos, le Seretos, sans plus parler d'Atel ni de Kusu : l'Atel et le Kusu ne sont donc pas les noms de deux de ces rivières ; ils ne peuvent donc avoir qu'un sens général. Cette observation à elle seule nous ferait pleinement admettre l'affirmation de Jerney : d'après ce savant hongrois, souvent trop hardi, mais très-perspicace, *Atel*, *Atil*[1] signifie bien rivière comme le voulait Klaproth, et si ce mot désigne plus particulièrement le Volga, c'est qu'il est le fleuve par excellence pour les peuples ouralo-finnois. Quant à Kusu, il faut l'expliquer par le hongrois *Köz*, entre, de telle sorte qu'*Atel-Kusu* ou *Étel-Köz*, se traduit par l'Entre-Rivière, la Mésopotamie, expression qui semble très-naturelle lorsqu'on jette les yeux sur une carte de la Russie méridionale[2]. La seule objection spécieuse que l'on puisse nous opposer est celle-ci : comment se fait-il que nous trouvions une syllabe magyare actuelle dans un écrit byzantin du dixième siècle ? Nous répondrons que la langue magyare a fort peu changé, comme nous le prouverons au deuxième chapitre, et que les documents les plus anciens que nous possédions sur la Hongrie, en latin ou en grec, sont remplis de mots empruntés à cette langue. Nous pouvons donc maintenir que l'Atel-Kusu est le *pays*

1. En hongrois, *ital* signifie boisson.

2. Jerney, *Keleti utazása* (1er vol., p. 11 et suiv.). Il remarque avec raison que la particule *Köz* termine un grand nombre de noms géographiques ; par exemple on appelle *Csallo-Köz* la grande île de Schütt. — L'explication de Jerney est acceptée par MM. Szabó, Erdy, etc.

des rivières, le pays du Pruth et du Sereth, probablement aussi du Dniester, du Boug et du Dniéper [1].

L'établissement des Magyars dans l'Etel-Köz ne paraît pas les avoir dégagés de l'alliance khazare [2], et le chagan semble avoir exercé une pression sur eux pour qu'ils élussent un véritable prince, exerçant une autorité permanente : le jeune Arpad, fils de Zalmouts, désigné par Lébédias lui-même, aurait été élevé sur le bouclier. Telle est du moins la version de Constantin Porphyrogénète, qui, dans cette partie de son récit, a probablement supprimé bien des événements et trop rapproché des époques différentes ; car, après avoir signalé une nouvelle invasion des Petchénègues, il introduit brusquement les Turcs (c'est-à-dire les Hongrois) dans leur patrie définitive.

Les chroniques nationales, remplies de légendes, mais d'accord sur quelques points essentiels avec les sources vraiment historiques, nous en racontent bien plus long. L'insignifiant Zalmouts de Constantin devient le noble Almos, le digne précurseur des grands princes. Sa naissance a quelque chose de merveilleux : sa mère, un peu avant de le mettre au jour,

1. Le Βροῦτος et le Σέρετος de Constantin sont bien certainement le Pruth et le Sereth. Jerney reconnaît dans le Τροῦλλος, le Turla des Turcs, l'ancien Tyras, c'est-à-dire, le Dniester, dans le Κοῦϐος, le Boug, et suivant lui le Βαροὺχ ne peut être que le Dniéper.

2. Maçoudi qui n'est pas tout à fait d'accord avec Constantin, dit simplement que ces tribus « vivent en paix avec le roi » des Khazars, dont le territoire est limitrophe du leur. »

avait aperçu un vautour qui se réfugiait dans son sein et un fleuve resplendissant qui se répandait au loin sur la terre[1]. Or, *álom* étant le mot magyar qui signifie songe, Almos était « l'enfant du songe, » à moins que, comme se plaît à le supposer le notaire anonyme du roi Béla, son nom ne vienne d'*almus*, bienfaisant, car il était destiné à faire souche de pieux rois, et quoiqu'il fût païen, le Saint-Esprit l'aidait dans ses entreprises[2]. On va jusqu'à donner son portrait, sans doute d'après les vieilles chansons des bardes : un beau mais sombre visage, de grands yeux noirs, une taille longue et fine, de fortes mains, de longs doigts; beaucoup de piété, de bienveillance, de générosité, de sagesse et de bravoure. Voilà bien des qualités attribuées au prince à moitié fabuleux qui a régné le premier, ou dont le fils a régné le premier, sur les Magyars encore établis dans l'Etel-Köz.

La nature de ce principat, qu'il s'agisse d'Almos ou d'Arpad[3], nous est révélée et par Constantin et par

1. Anon., ch. III, IV, V, VI ; — Turoczy, 2e part., ch. I : d'après ce dernier, Almos aurait été le fils d'Élöd.

2. Almus, cujus adjutor erat Sanctus Spiritus... donum Spiritus Sancti erat in eo (Anon., ch. VIII). Am. Thierry a insisté avec raison sur cette préoccupation des Hongrois du moyen âge, de mettre d'accord, fût-ce par de bizarres mélanges, leurs vieilles traditions païennes avec le christianisme. (*Attila*, II, p. 349 et suiv.)

3. L'Anon. attribue à son héros Almos la direction des Hongrois dans toutes leurs migrations depuis le fond de la « Scythie » dont il donne la description la plus vague, jusque dans la plaine hongroise ; — Thuroczy insiste beaucoup moins

les chroniqueurs. Ce n'est point une royauté ni même une direction centrale et unique; c'est comme la présidence militaire d'une confédération de tribus, lesquelles conservent leurs chefs indépendants. D'ailleurs à côté de ce prince que les Grecs nomment ἀρχηγὸς, les Hongrois *vezér*, les écrivains latins *dux* ou *princeps*, existent d'autres pouvoirs fédéraux, celui du *gylas* et celui du *kar-kan*[1], l'un et l'autre d'une nature judiciaire. Le gylas[2] était peut-être l'assemblée du peuple (aujourd'hui *gyülés*), ou le juge du meurtre (*gyilolas*). Le kar-kan, d'après une explication qui remonte au treizième siècle, et qui semble appuyée sur une bonne étymologie, serait le « juge du dommage[3]. » Quoi qu'il en soit, l'autorité du prince rencontrait une double barrière dans des magistratures où l'on a pu voir l'origine des futures diètes et des futurs palatins du

sur Almos et fait tout de suite intervenir Arpad, le premier chef vraiment historique et le seul dont nous devions désormais nous occuper. — Il nous semble que Szalay, au début de son Histoire, (t. I de la traduction allemande de Wœgerer, p. 15), prend trop au sérieux cette légende, lorsqu'il s'écrie : « Almos, le Moïse du peuple de la steppe, termina sa carrière après avoir jeté un dernier regard sur la terre d'Attila. »

1. *De admin. imperio*, ch. XL : Constantin a soin de dire que ce sont là des dignités, et non pas des noms propres.

2. Ibn-Dasta écrit *Dschila;* cet auteur arabe s'occupant des « Madschgars » dans l'Étel-Köz, nous avons une preuve de plus de l'ancienneté de cette magistrature.

3. Jerney : *Nyelvkincsek*, article *gylas* (V. sur cet ouvrage au chapitre suivant); — Toldy, *Geschichte der ung. Liter.*, p. 26.

royaume de Hongrie. Une autre barrière était la loi, notion puissante que l'écrivain impérial attribue à tous ces peuples sous le nom slave de *zakon*[1]. Il y avait donc, dès le séjour de l'Etel-Köz et sans doute plus anciennement, le germe d'une constitution magyare.

La tradition populaire, peut-être aussi des souvenirs sérieux et authentiques, entourent ce berceau de la constitution nationale de scènes dramatiques et imposantes. Les chefs des sept tribus, après l'élection du prince, lui auraient juré fidélité, à lui et à ses descendants, et tous, debout autour d'un vase dans lequel ils venaient de faire jaillir quelques gouttes de leur sang, auraient voué à la destruction quiconque oserait enfreindre ce serment formidable[2]. De son côté, le chef suprême s'engageait à respecter les biens et les droits des autres chefs, à ne pas les exclure de ses conseils, et se soumettait à l'exil et à la proscription s'il violait sa parole.

1. D'après Jerney, c'est du magyar *shokás*, coutume, que viendrait le slave *zakon*, loi, mot connu des Byzantins. Mais il ne faut pas oublier que dans l'Europe orientale les races rivales se font souvent la guerre à coups d'étymologies : on réclame la priorité d'un mot comme on réclamerait une province.

2. Anon., ch. VI et VII; — sur le serment du premier duc, sa réalité et son importance, V. dans le troisième volume de la Magyar T. Tarsasag, (Bude 1830, p. 199-238), le Mémoire de M. Czech : *A Magyar Kiralyok esküjök* (les serments des rois de Hongrie), et dans le sixième volume des Annales de l'Académie, (Bude, 1845, p. 65 et suiv.), le début du Mémoire de Szlemenics : *Törvényeink története* (Histoire de nos lois).

Les sept tribus primitives, énumérées par Constantin, portaient les noms suivants : Nyek, Meger, Kurtigyarmat, Tarjan, Ienö, Kar, Kaz[1]. Faut-il voir là une liste de chefs de tribu, ou plutôt une suite de noms communs susceptibles d'être traduits? *Kar* signifiant bras en hongrois, et *Kez* signifiant main, on peut être tenté de chercher des explications analogues pour le reste, quitte à tomber dans la fantaisie : ni Dankovsky[2], ni Jerney[3], n'ont échappé à cet écueil. Dans le système de Jerney, chacun de ces mots désignerait une partie d'une armée en marche, centre, avant-garde, aile, etc. Disons plutôt avec M. Szabó que ce sont là des noms de personnes, appliqués ensuite à toute une population[4].

Une huitième tribu vint faire corps avec la nation magyare, à la suite d'une guerre civile chez les Khazars : les vaincus, qui prirent le nom de Kabars[5] quittèrent leur pays, et furent reçus dans l'Etel-Köz sur un pied d'égalité. Peu après l'arrivée de ce renfort, un

1. Telle est du moins la transcription de Toldy, (l. cit., p. 26). Le texte grec porte : Νέκη, Μεγέρη, Κουρτούγερματ, Ταρίαν, Ιενάχ, Καρή, Κασή.

2. *Hungaræ gentis avitum cognomen*, Presbourg, 1828.

3. L. cit. p. 80; — Jerney croit trouver la justification de son système dans Léon VI, *Tactica*, c. XVIII.

4. *A Magyar vezérek kora* (p. 21). M. Szabó remarque, d'après une brochure de M. Jaszay, qu'en 1849 les paysans prenaient les noms des généraux dans un sens collectif. D'ailleurs, en France même, lors de la dernière guerre, ne disait-on pas « les Chanzy, » « les Bourbaki? »

5. Peut-être *kobors*, vagabonds.

peuple aussi nombreux et aussi brave ne put manquer d'attirer l'attention des politiques de Byzance, toujours habiles à saisir au vol les alliances utiles, et à corriger, par les merveilleuses ressources de leur diplomatie, leur irrémédiable décadence militaire. L'éternelle guerre bulgare avait recommencé sous le roi Siméon, qui, pour venger le commerce bulgare gêné à Constantinople et interdit à Thessalonique, ravageait la Macédoine : en 888, Nicétas Skléros vint, au nom de l'empereur Léon, négocier une alliance avec Arpad. Cet incident de la politique orientale détermina la grande carrière historique des Magyars [1].

Ils traversèrent la Roumanie actuelle et franchirent le Danube [2] : les Bulgares, qui venaient de détruire l'armée impériale, se trouvèrent attaqués à leur tour. On ne connaît pas exactement les événements de cette guerre : les cavaliers hongrois, commandés par Levente, fils d'Arpad, ont probablement remporté plusieurs victoires et repris une partie du butin conquis en Macédoine. Ensuite, ils retournèrent dans leur pays, soit qu'ils aient fini par subir une défaite, soit que les

1. Les *Annal. Bertin.* (862) disaient déjà : Hostes ante illis populis inexperti, qui *Ungri* vocantur. On trouverait même ce mot dans quelques récits relatifs au huitième siècle ; mais il s'agit sans doute d'une troupe isolée, ou de quelques Avares ou Bulgares que la terreur générale a ensuite fait confondre avec les Hongrois.

2. Peut-être près de Galacz : M. Jerney (*Keleti utazása*, t. I, p. 16), a trouvé dans les environs de cette ville un hameau appelé *Vad-Ungur*, ce qu'il traduit « passage des Hongrois. »

négociations du prince bulgare avec la Cour impériale leur eussent ôté tout motif de continuer la lutte[1]. Bientôt une autre alliance, conclue avec le roi de Germanie Arnulf, contre l'empire slave du morave Svatopluk, les appela pour la première fois au centre de l'Europe. Rien de plus obscur que cet épisode : le fait même de l'alliance a pu être révoqué en doute; mais il est certain qu'en 892 les Hongrois, en guerre avec les Slaves, et, cernés par eux dans une position dangereuse, durent leur salut aux Allemands d'Arnulf[2]. Cette expédition laissa debout l'empire morave pour quelques années encore, mais elle avait montré aux guerriers d'Arpad une route qu'ils ne devaient pas oublier.

Une attaque de leurs vieux ennemis les Petchénègues les rappela dans l'Etel-Köz : c'était une vengeance du prince bulgare qui avait fait alliance avec ce peuple grossier et féroce[3]. Ils trouvèrent leurs familles dispersées, dépouillées de tout, leurs campements dévastés, le sol désormais inhabitable : il fallait donc quitter l'Etel-Köz. La seule direction possible était celle du Nord-Ouest, et ils marchèrent de ce côté où

1. Constantin, l. cit. ch. XL (il appelle Levente Λιούντινα); — Schafarik, *Slavische Alterthümer*, t. II, p. 186. Stritter (*Memoriæ populorum*, t. III. 2e partie, ch. I et II, résume comme toujours les données des écrivains byzantins.

2. Nous étudierons au troisième chapitre les Moraves et les autres peuples avant la conquête de la Hongrie. Nous examinerons en même temps la question de l'alliance d'Arnulf.

3. Constantin, ch. XL. — Schafarik, l. cit.

ils devaient rencontrer, soit comme alliés, soit comme ennemis, de nouveaux peuples slaves, les Russes de Kiew et les Galliciens, et peut-être les Cumans, peuple de race turque. Une aussi énorme migration que celle des Magyars devait laisser des traces, non-seulement dans leurs propres chroniques, mais dans les souvenirs des Russes. En effet, Nestor nous parle, dans un passage, malheureusement peu clair, des « Ougres » qui s'approchèrent des rives du Dniéper, et campèrent avec leurs chariots non loin de Kiew ; nomades » comme les Polowces (les Cumans), et venus de » l'Orient, ils déclarèrent la guerre aux habitants de » ces contrées[1]. » Parmi les chroniqueurs nationaux, Thuróczy ne fait que confirmer le texte du moine russe en indiquant l'itinéraire de ses ancêtres à travers les Cumans, le duché de Wladimir Souzdal et la ville de Kiew. Mais voici le récit du Notaire Anonyme, beaucoup plus explicite, et, en faisant la part des fantaisies les plus absurdes, bien plus instructif[2].

Les princes russes, trop faibles pour résister dans les murs de Kiew, appellent à leur secours les sept chefs cumans avec d'innombrables cavaliers. Avant la bataille le duc magyar adresse un discours en règle à ses soldats : « Ne soyez pas effrayés en voyant cette » multitude de Ruthènes et de Cumans : la force n'est » pas dans le nombre, mais dans le courage. Ne savez-

1. La chronique de Nestor, trad. Louis Paris, (Paris, 1834, 2 in-8°, p. 31, années 6396 à 6406 (886-896). M. Louis Léger est l'auteur d'une traduction encore inédite de Nestor.

2. Anon., ch. VIII-XI.

» vous pas qu'un seul lion met en fuite de nombreux » cerfs, comme dit un philosophe? Qui peut résister » aux guerriers de la Scythie : n'ont-ils pas vaincu » Darius, roi des Perses? » Il leur parle ensuite de Cyrus, d'Alexandre et d'Olympiade. Transportés, comme il était naturel, par cette savante éloquence, les Hongrois sont entièrement vainqueurs, et font voler à coup de glaive les têtes rondes des Cumans semblables à des citrouilles.

Les princes russes, assiégés dans Kiew, voyant apporter des échelles pour l'assaut et n'espérant plus aucun secours, demandent la paix. Ils l'obtiennent moyennant un tribut de dix mille marcs, plus un présent consistant en mille chevaux, avec leurs selles et leurs brides ornées à la manière ruthène, en quarante chameaux de transport, en quarante jeunes esclaves et en fourrures d'hermine; en outre les principales familles devaient fournir des otages. Les Russes, désirant se débarrasser de ces hôtes incommodes, les engagent à conquérir, au delà des montagnes, le pays d'Attila. Quant aux chefs cumans appelés par les Russes, ils se jettent aux pieds du duc Magyar, jurant de l'accompagner partout et d'obéir à sa postérité; un bon nombre de Ruthènes suivent leur exemple. La Lodomérie et la Gallicie sont bientôt traversées, passage onéreux pour ces deux pays : le duc de Lodomérie doit donner, avec ses propres fils pour otages, de grandes sommes d'or et d'argent, des chevaux, des chameaux et des bœufs; le duc de Gallicie est contraint à des présents analogues, et de plus il doit se présenter pieds nus

devant le conquérant et lui fournir trois mille paysans armés de pioches et de haches pour ouvrir une route à travers les forêts des Karpathes, jusque dans le pays appelé depuis royaume de Hongrie.

Malgré les détails puérils qui encombrent cette narration, nous n'hésitons pas à lui attribuer, dans son ensemble, une véritable valeur historique. Elle est d'accord avec l'itinéraire sommairement tracé par le russe Nestor; elle est conforme à la situation de l'Europe orientale dans les dernières années du neuvième siècle; elle est d'ailleurs puisée aux sources primitives, si l'on peut accorder ce titre à des traditions orales transmises par des poëtes[1]. La partie évidemment fausse du

1. C'est ici le lieu d'apprécier le « Notaire Anonyme du roi Béla. » Remarquons d'abord que l'on a beaucoup agité la question de savoir s'il s'agit de Béla I (onzième siècle), de Béla II ou de Béla III (douzième siècle), ou enfin, de Béla IV (treizième siècle).) M. Roessler ne croit possible que l'un des deux derniers. M. Selig Cassel écarte surtout Béla I. M. Amédée Thierry croit, au contraire, qu'il s'agit de Béla I; M. Toldy semble partager cette opinion. Nous pencherions plutôt pour Béla II ou Béla III, mais ce n'est pas chose démontrée. — Voici maintenant les opinions les plus tranchées sur le mérite historique de ce petit ouvrage : M. Palacky (*Geschichte von Bœhmen*, Prag, 1837, t. I, p. 155), regarde comme un déplorable signe des temps que l'on puisse prendre au sérieux un document pareil. M. Roessler (ch. IV des *Romænische Studien*), l'écrase de son mépris avec une science incontestable, mais avec une visible préoccupation que nous expliquerons au ch. III. M. Selig Cassel (*Magyarische Alterthümer*, Berlin, 1848, p. 69), le compte parmi les écrits les plus remarquables de l'époque. M. Szalay (l. cit. p. 12). en écartant

récit est celle qui concerne l'annexion des sept tribus cumanes : les Cumans n'apparaissent dans l'histoire de Hongrie que beaucoup plus tard. Sans doute ils ont pu, malgré le silence des Byzantins sur leur compte, être à portée de secourir Kiew contre les Magyars ; sans doute aussi beaucoup d'entre eux ont pu se mêler aux vainqueurs, mais l'incorporation de la masse des tribus cumanes à l'armée d'Arpad est inadmissible, et il est problable que l'anonyme aura, par une confusion facile à comprendre, raconté cette annexion imaginaire en lieu et place de la réelle annexion des Kabars, sur laquelle il reste muet[1]. La nation armée des

les admirations excessives de plusieurs de ses compatriotes, le regarde comme un historien sérieux, malgré ses étymologies grotesques. — Donnons enfin notre opinion : le Notaire Anonyme a le double mérite de s'être servi et de s'être défié des traditions conservées par les poëtes nationaux. Il suffit de lire sa préface pour comprendre que l'on se trouve en présence, non-seulement d'un rhapsode, mais d'une critique : » et si tam nobilissima gens Hungariæ primordia suæ gene- » rationis, et fortia quæque facta sua ex falsis fabulis rustico- » rum, vel a garrulo cantu joculatorum quasi somniando audi- » vit, potius a me de certa scripturarum explanatione, et aperta » historiarum interpretatione, rerum veritatem nobiliter per- » cipiet.» Nous croyons qu'avec un auteur de ce genre et de cette époque, la règle à suivre est de le consulter, sans une défiance exagérée, mais avec réserve, surtout lorsqu'il n'est pas confirmé par d'autres sources.

1. Fessler-Klein, (p. 54-55), va jusqu'à supposer qu'il ne s'agit nullement des Cumans dans tout ceci, et il écarte : 1° le témoignage de Nestor, qui parle positivement des Polowces, un des noms que l'on donnait aux Cumans ; 2° celui de l'Ano-

Magyars n'en était pas moins une immense et redoutable agglomération au moment d'envahir, pour une conquête définitive, le pays d'Attila.

nyme sur les sept chefs et les sept tribus (Ed, Edum, Etu, Bunger, Ousud, Boyta, Retel). Mais il nous paraît arbitraire de supposer à la fois des erreurs de copiste portant sur des mots, et des erreurs de chroniqueur portant sur des faits, surtout lorsque l'on se trouve en face de documents d'origine fort différente et qui concordent. Nous nous sommes appropriés le reste de l'explication de Fessler-Klein, qui nous a paru très-vraisemblable.

CHAPITRE II

LES ORIGINES DU PEUPLE MAGYAR AU POINT DE VUE DE LA RACE ET DE LA LANGUE.

Nous abordons maintenant la question ethnographique. Elle a été résolue par différentes hypothèses que nous exposerons, heureux de pouvoir ensuite, au moins dans cette partie de notre Étude, arriver à une affirmation, car les comparaisons philologiques nous permettront d'affirmer sans réserve. La recherche de la parenté de nos héros nous amènera à nous occuper en passant de plus d'un peuple frère, destiné à jouer un rôle tôt ou tard dans leur histoire de dix siècles.

D'abord quelle était l'opinion des Hongrois eux-mêmes sur leur origine? Aucun document contemporain ne peut nous renseigner à cet égard ; mais depuis le douzième siècle nous trouvons une tradition bien établie, et cette tradition, par les récits poétiques que les chroniqueurs n'ont fait que recueillir et contrôler, peut remonter jusqu'aux échos même de la conquête. Le peuple d'Arpad ne serait autre que le peuple d'At-

tila[1]. Almos descendrait d'Attila, et Attila de Magog : si les tribus d'Almos ont choisi la Pannonie pour leur nouvelle patrie, c'est par droit d'héritage plus que par droit de conquête ; l'ombre du fléau de Dieu plane sur tout ce récit, elle ne cesse de guider ses prétendus petits-fils. Au treizième siècle, Kézai divise ses *Gesta Hungarorum* en deux livres : l'arrivée, qui est celle d'Attila, le retour, qui est celui d'Arpad[2]. Au quinzième siècle, Thuróczy adopte une division semblable, et emploie les mots de Huns et de Hongrois comme absolument synonymes. C'était un axiome établi pour longtemps, et qui, consacré par le nom d'*Attila* donné au costume national, faisait partie intégrante du patriotisme.

Dans les montagnes de la Transylvanie existe depuis une époque qu'il est impossible de préciser, la race fière et vigoureuse des *Székely*[3]. Or, cette population affirme avec une foi indomptable qu'elle descend des Huns d'Attila, et d'autre part il est certain qu'elle parle

1. Am. Thierry, l. cit., t. II, p. 322 et suiv. Nous renvoyons le lecteur à cet ouvrage, justement célèbre malgré quelques erreurs, car l'histoire d'Attila, soit réelle, soit légendaire, ne rentre pas dans le plan de cet ouvrage. Nous n'indiquons que les traditions hongroises, et seulement dans leur rapport avec la question ethnographique qui nous occupe.

2. L'ouvrage de Simon de Kéza (ou Kézai) se trouve dans les *Monumenta Arpadiana* d'Endlicher. Il est au fond peu instructif, mais il est utile à consulter au point de vue de l'histoire des idées.

3. On emploie généralement la forme allemande *Széklers*, ou la forme latine *Sicules*.

depuis très-longtemps le magyar comme sa langue maternelle. On a même conservé quelques débris d'une ancienne écriture tombée depuis un siècle seulement en complète désuétude, et que les savants régnicoles les plus compétents appellent, après de longues discussions, l'écriture hunno-sicule[1]. L'hypothèse plus récente en vertu de laquelle ces prétendus fils d'Attila ne seraient que les descendants de colons du moyen âge n'est après tout qu'une hypothèse. Nous croyons que l'on a pu raisonnablement établir une chaîne traditionnelle, par l'intermédiaire des Székely, entre l'invasion d'Attila et celle d'Arpad; en ce sens du moins que *la migration des Huns, celle des Avares*[2], *celle des Hongrois, sont trois résultats dus à des mouvements analogues de peuples de même race.*

1. M. Szabó a écrit dans la *Revue de Bude-Pesth*, en 1866, sous ce titre : *A régi Hun-Székely irásból* (De l'ancienne écriture hunno-sicule), deux articles accompagnés de planches, et dont voici le résumé : on voyait encore au dix-septième siècle, dans quelques églises de Transylvanie, des inscriptions qui ont disparu depuis, mais copie en a été conservée. Elles ont été expliquées par deux savants du dix-huitième siècle, Bod et Cornides, puis, par Gyarmathi, dont l'explication, peu différente, est jugée la meilleure. L'alphabet ne ressemble à aucun autre. Il a été conservé assez longtemps par les protestants et par quelques grandes familles. C'est bien l'alphabet hunnique et il servait à écrire le hun-magyar.

2. Les chroniques allemandes des neuvième et dixième siècles se servent souvent du mot d'Avares pour désigner les Hongrois, ce qui prouve au moins une certaine ressemblance entre les deux peuples.

Il est vrai que nous ne sommes pas beaucoup plus avancés : de quelle race en effet s'agit-il? A quelle grande division du genre humain se rattache le peuple d'Attila? Pour exprimer tout de suite notre opinion sur cette question, qui ne rentre pas directement dans le cadre de ce travail, nous croyons que la multitude armée qui, au cinquième siècle, se jeta sur les deux empires romains, comprenait des représentants de tous les peuples appartenant à la grande race tartare[1], qu'il y avait des Mongols, des Turcs, des Finnois, mais que cette grande invasion est avant tout une invasion finnoise[2]. Seulement il faut se rappeler que la science

1. Nous ne nous servirons plus de ce mot, mais du mot de race oural-altaïque, qui a l'avantage d'être à la fois compréhensif et limité. Le mot de tartare a l'avantage d'être très-connu, mais il est on ne peut plus vague, car on l'applique : 1° à la grande race touranienne, soit oural-altaïque tout entière avec ses quatre grandes branches (Mongols, Mandchoux, Turcs, Finnois) ; 2° aux seuls Mongols ; 3° à une partie des Turcs : de sorte qu'on désigne par la même dénomination le tout, une partie du tout, un fragment d'une autre partie du tout ; de là, des confusions continuelles. Klaproth exprimait déjà le regret que l'on n'eût pas réservé ce mot pour les seuls Mongols.— M. F. Lenormant préfère l'appellation de *Touraniens*, et M. de Ujfalvy, celle d'*Altaïques* (dans ses *Mélanges altaïques*, qui paraissent au moment où nous imprimons ce travail).

2. V. Ch. de Ujfalvy (l. cit. p. 83 et 126). Les Huns sont, d'après Deguignes, les Hiungnus de l'empire chinois, d'après Klaproth et Koskinen, bien plus compétents, des Finnois. M. de Ujfalvy admet, comme Am. Thierry, qu'ils ont été sous l'influence des Mongols, et qu'ils ont été mélangés de sang

ethnographique est toute moderne, et que les Hongrois ont pu encore au dernier siècle, même au commencement de celui-ci, s'intituler avec orgueil les fils d'Attila, sans attacher à cette expression une signification précise quant à leur origine. Il est donc temps, après avoir constaté cette opinion persistante des Magyars, et après l'avoir adoptée dans certaines limites, de serrer la question de plus près, de l'examiner non plus dans les opinions populaires et préconçues, mais en elle-même, avec l'aide de la philologie.

Nous ne disons pas de l'anthropologie, science trop étrangère à notre compétence, et d'ailleurs récente. Cependant, quelques observations sur les Magyars au point de vue physique trouveront ici leur place. Il n'est guère de peuple dont la beauté soit plus célèbre, ni qui mérite mieux cette réputation. Mais ce n'est pas une renommée ancienne, elle est postérieure à la conquête; il a fallu de nombreuses unions avec des étrangers ou avec les autres populations du royaume, malgré les préjugés de races : alors s'est dessiné peu à peu ce type qui, tout en restant fortement original, est devenu européen avec un reflet d'Asie, et qui, une fois déterminé, une fois cristallisé pour ainsi dire, il y a déjà plusieurs siècles, a résisté à toutes les influences, et en cas d'alliance est presque toujours resté le

mongol. Il nous paraît impossible, étant données et les conditions de la vie nomade et l'immensité de l'invasion d'Attila, que des tribus appartenant à toutes les familles de la race oural-altaïque n'aient pas été entraînées dans ce mouvement essentiellement finnois.

plus fort[1]. Mais il est facile d'y retrouver, sous les changements favorables apportés par les siècles, plusieurs traits bien connus de la race oural-altaïque, par exemple, une certaine disposition des yeux et des pommettes, avec beaucoup de variété d'ailleurs, mais sans que cette variété détruise l'unité[2] du type national, et son caractère oural-altaïque, bien moins accusé sans doute que dans les premiers temps.

L'examen de la langue magyare nous permettra d'arriver à la même affirmation, avec plus de précision, avec des nuances mieux marquées, et de déterminer non-seulement la grande souche, mais la branche,

1. Les chroniques du dixième siècle (voir au ch. IV), décrivent les Hongrois d'une façon très-peu avantageuse. Il est probable que la taille moyenne s'est élevée et dégagée peu à peu; toutefois, une fresque murale d'une maison de Ratisbonne représente le combat d'un bourgeois de cette ville avec un géant hongrois.

2. Déjà les plus anciennes relations opposent au noir Almos, son petit-fils, le blond Zoltan (Niger-flavus. Anon.) — Du reste, un voyage même rapide et superficiel, dans certaines parties de l'empire russe, et une visite au musée ethnographique de Moscou, montrent la variété, et en même temps l'unité quant à certains traits de la physionomie, qui règne entre les peuples oural-altaïques. Prenez un Tatar du Bas-Volga et un Kalmouck, son voisin, lesquels appartiennent à deux branches différentes, la branche turque et la branche mongole; prenez, dans la branche finnoise, un blond Syrjane et un noir Tchérémisse, un blond Esthonien et un noir Finlandais, les différences seront bien sensibles, comme elles le sont entre les langues, et toutefois on pourra affirmer la parenté.

mais le rameau ethnographique auquel appartiennent les Magyars. Toutefois, avant d'aborder cet examen, il faut répondre à deux objections fort graves, si elles n'étaient immédiatement résolues. Le peuple conquérant du neuvième siècle parlait-il bien la langue magyare, et même en admettant cela, parlait-il bien la langue aujourd'hui répandue sur les bords du Danube et de la Theiss, avec les simples modifications qu'introduit partout l'action des siècles? Nous répondrons à la fois à ces deux questions.

C'est une grande erreur de croire, comme on le fait généralement, que la langue hongroise a reçu un développement tout moderne et en quelque sorte artificiel : volontiers on la ferait commencer à Petœfi et à Kossuth. Or, non-seulement la Hongrie était en pleine possession d'une littérature nationale dès le seizième siècle, mais la culture latine, qui a été en effet dominante et jalouse pendant le moyen âge, n'a pas si bien recouvert la langue primitive qu'il soit impossible de la reconstituer. Lorsque nous lisons l'Anonyme, qui est le plus ancien chroniqueur national, qui est du douzième siècle, peut-être du onzième, nous rencontrons à chaque instant des mots étranges qui doivent arrêter le lecteur, mais qui ne l'arrêtent pas longtemps, car l'auteur ne manque pas d'expliquer en latin chacun de ces mots; or, c'est toujours du hongrois parfaitement reconnaissable, beaucoup plus reconnaissable que bien des mots français de la même époque. Nous en avons déjà cité quelques exemples, en voici d'autres : *hetu* sept (aujourd'hui *het*), *zerelmes* aimable (au-

jourd'hui *szerelmes*), *aldumas* sacrifice (aujourd'hui *aldomas*), *ogmand* espion (aujourd'hui *okmány*). Il n'y a guère de langue qui aient aussi peu changé.

Au lieu de chroniqueurs, prenons les actes officiels, les chartes, les diplômes, et les mots magyars se rencontreront, non plus par douzaines, mais par centaines [1]. Jerney a eu la patience de les recueillir et en les joignant à ceux que contiennent et l'Anonyme et d'autres documents dont il sera parlé tout à l'heure, mais en s'arrêtant scrupuleusement à l'année 1300, date de l'extinction des Arpad, il a pu former un lexique qui n'a pas moins de trois cent vingt colonnes [2]. Il serait facile d'écrire plusieurs pages en ne se servant guère que de mots magyars primitifs.

Nous possédons mieux que cela encore, non plus des mots isolés, mais des textes complets, qui nous fournissent par conséquent des renseignements sur la grammaire aussi bien que sur le vocabulaire. Un manuscrit latin du douzième siècle renferme une oraison funèbre, accompagnée d'une prière, le tout en langue vulgaire [3]. Il suffira d'en citer deux phrases en regard

1. Les actes officiels qui fournissent le plus de mots sont les diplômes qui règlent les questions de propriété et de limites. Comme il arrivait souvent que deux propriétés étaient séparées par un bouquet d'arbres, la nomenclature, à cet égard, est complète : le pommier, l'aune, le charme, le tilleul, etc., portaient le même nom qu'aujourd'hui.

2. *Magyar nyelvkincsek* (Trésor de la langue magyare), Pesth, 1874.

3. On trouve le texte de ce *hallotti beszéd* (discours funéraire) dans Toldy : *Irodalom történeti olvasókönyv*, Pesth, 1868,

de ces mêmes phrases telles qu'on les écrirait aujourd'hui pour que les personnes les plus étrangères à cette branche de la philologie constatent une ressemblance presque complète : *Latiatuc szœmtœkkel mik vagymok* (voyez de vos yeux ce que nous sommes), aujourd'hui *látjátok szemetekkel mik vagyunk.* — *Kinek testet ez nopun tœmetjœk* (de qui l'on enterre le corps aujourd'hui), dans le langage actuel *kinek testet e napon temetjük.* Non-seulement les mots sont les mêmes à part quelques différences d'orthographe, mais le système grammatical n'a point changé. Le savant historien de la littérature nationale, M. Toldy, a pu résumer en quelques pages le petit nombre de variations que la langue a subies, et qui se bornent à sept ou huit types principaux [1].

Nous pouvons donc étudier la langue magyare avec une confiance absolue dans son antiquité [2], nous

(Manuel d'histoire littéraire). Dans l'histoire littéraire du même auteur, qui a été traduite en allemand (*Geschichte der ung. Liter. im Mittelalter*, trad. Kolbenheyer, Pesth, 1865, p. 90-94), on trouvera des détails sur ce manuscrit appelé Pray-Codex parce que Pray, l'auteur des Annales, a été le premier à en révéler l'importance. Quant au manuscrit de Koenigsberg (l. cit.) qui est peut-être du quatorzième siècle, il est écrit dans une langue qui est presque absolument le magyar actuel.

1. *A Magyar nemzeti irodalom törtenete* (Histoire de la littérature nationale, Pesth, 1865, p. 13-16) : la différence la plus importante est relative à l'attraction phonétique, dont il sera parlé plus bas, et qui n'était pas encore rigoureusement observée.

2. M. Toldy signale même deux mots antérieurs à l'exis-

pourrions presque dire dans son immutabilité.

Des deux éléments constitutifs d'une langue, la grammaire et le vocabulaire, le premier offre le critérium le plus sûr lorsqu'on veut faire servir l'étude de cette langue à l'étude du peuple qui la parle et de ses origines. En effet, le vocabulaire s'enrichit d'éléments étrangers, d'importations qui peuvent le tripler ou le quadrupler, surtout lorsque la nation quitte sa manière de vivre primitive et emprunte aux races qui l'entourent des mots capables d'exprimer ses nouvelles idées et ses nouveaux besoins. Mais la grammaire, la manière d'exprimer les relations entre les mots et entre les choses, est un organisme vivant, bien qu'immatériel, qui ne fait qu'un pour ainsi dire avec le tempérament et le caractère national; là aussi les importations sont possibles, mais elles conservent quelque chose d'adventice et de mal incorporé qui les trahit, et d'ailleurs elles ne peuvent guère porter atteinte aux principes essentiels.

Ce que nous venons de dire s'applique tout particulièrement à la langue que nous étudions [1]. Elle ren-

tence historique de sa nation : *vadon* (steppe) dans Faustus Byzantinus (quatrième siècle) et *Hunnivar* (forteresse des Huns) dans Jornandès; il y voit naturellement une preuve de la filiation qui rattache les Hongrois aux Huns.

1. Nous n'indiquerons ici de la langue magyare que ce qui est vraiment utile pour déterminer son génie propre et pour remonter aux origines de la nation. Voir les grammaires de Tepler, de Riedl, etc., les dictionnaires de Farkas, de Fogarassy, de Molé (celui-ci hongrois-français). — Erdoesi, savant théologien protestant du seizième siècle, a créé cette branche

ferme un très-grand nombre de mots qu'elle n'a point portés dans son sein, qu'elle s'est appropriés les uns très-anciennement, les autres dans les temps modernes ou même de nos jours, surtout des mots slaves, germaniques ou latins; nous aurons à les distinguer du vrai fond primitif, et à étudier de près celui-ci. La grammaire n'offre point cette bigarrure : sans doute elle a pu être altérée par quelques innovations dues aux langues indo-européennes[1], mais dans son ensemble elle diffère profondément des grammaires aryennes, beaucoup moins des grammaires sémitiques, et elle prend positivement rang parmi les grammaires oural-altaïques. Il suffira d'indiquer trois grands principes :

1° L'idée de possession, que toute la race indo-européenne rend par une partie spéciale du discours (mon, ton, son, etc.) est exprimée par des suffixes s'incorporant, ou plus exactement s'agglutinant au substantif. Ainsi *fa* voulant dire arbre, *fam* voudra dire mon arbre, *fad* ton arbre, *faja* son arbre. Pour marquer le pluriel une lettre vient s'intercaler entre le substantif et le suffixe possessif : *faim* mes arbres, *faid* tes arbres, etc. Le mot ainsi formé se décline : *faimnak* de mes arbres, *faidnak* de tes arbres, etc.

2° Nos propositions se rendent presque toujours par des postpositions suffixes, qui s'agglutinent également

de la science, qui ne devait se développer que beaucoup plus tard.

1. Peut-être l'article, la négation toujours exprimée par un mot à part, et le futur avec l'auxiliaire *fog*.

au substantif : *faig* jusqu'à l'arbre, *faban* dans l'arbre, *faért* à cause de l'arbre. Ces postpositions peuvent se combiner avec les suffixes possessifs : *faidban* dans tes arbres.

3° Dans la conjugaison des verbes, plusieurs idées, que nous rendons par des mots distincts ou par des auxiliaires, s'expriment par une syllabe qui vient s'intercaler entre le radical et la désinence : *adunk* nous donnons, *adatunk* nous faisons donner, *adhatunk* nous pouvons donner, etc.

Ces trois principes, dont l'application revient à chaque instant, révèlent tous les trois le même système, l'agglutination, système intermédiaire entre les langues monosyllabiques, telles que le chinois d'une part, et d'autre part les langues synthétiques telles que le grec ou l'allemand[1]. Les grammaires sémitiques s'en rapprochent assez pour que l'on ait pu, en Hongrie même, dans de savants travaux, plaider le sémitisme de la langue nationale[2], mais personne ne soutiendrait cette thèse aujourd'hui. La grammaire magyare a tous les caractères d'une grammaire touranienne, cela n'est pas contestable et n'est plus contesté. Prenons la grammaire mongole, nous y trouverons les mêmes

1. V. l'ouvrage de M. Max Müller ; *Letter to chevalier Bunsen on the classification of the turanian languages* (Londres, 1854), p. 21 et suiv.

2. Nagy Janos : *A nyelv alap* (le fond de la langue) dans le cinquième volume des Annales de la Société savante hongroise (Bude, 1842).

caractères essentiels[1]. Il n'y a pas besoin d'être très-avancé dans l'étude de la langue turque pour que la ressemblance avec la grammaire magyare saute aux yeux, particulièrement pour les verbes.

Mais ce n'est pas seulement à la grande souche touranienne (Mongols, Mandchoux, Turcs, Ouralo-Finnois), c'est plus particulièrement à la branche ouralo-finnoise que se rattache la grammaire magyare. L'idiome le plus important de cette branche, après celui qui fait l'objet de notre travail, est le finlandais; nous y trouvons une attraction phonétique qui s'exerce suivant la règle que voici. Lorsque le radical contient une voyelle forte, telle que *a* ou *o*, le suffixe prend aussi la voyelle forte : *kato* toit, *katolla* dans le toit; lorsque le radical contient une voyelle faible, telle que *ä* ou *ö* (æ ou œ), le suffixe prend aussi la voyelle faible : *pöytä* table, *pöytällä* dans la table. Eh bien l'attraction phonétique s'exerce juste de la même manière en magyar : *faban* dans l'arbre, *kezben* dans la main[2].

Enfin la branche ouralo-finnoise elle-même se divise en quatre rameaux : 1° Finnois de la Baltique, 2° Per-

1. Feer (Léon) : *Tableau de la grammaire mongole*, résumant la grammaire de Schmidt, Paris, 1868. Pour les suffixes possessifs, les postpositions, les conjugaisons, etc., le système agglutinatif est le même.

2. Si cette abstraction phonétique a disparu en tout ou en partie dans quelques langues finnoises, c'est par suite d'une dégénérescence. V. Castrén : *Elementa grammaticæ syrjænæ*, (Helsingfors, 1844, p. 6.)

miens, 3° Bulgares, 4° Ougriens[1]. Auquel de ces groupes les analogies grammaticales nous autorisent-elles à rapporter plus particulièrement le magyar? Au quatrième groupe qui contient trois peuples, les obscurs Vogouls et Ostiaks et les illustres Hongrois. La grammaire vogoule, objet des recherches de Reguly et de Hunfalvy[2], présente des ressemblances singulières, notamment dans certains détails de la conjugaison.

Donc nous pouvons classer le magyar, quant à la grammaire, dans le vaste genre touranien, dans l'espèce finnoise, dans la variété ougrienne.

Passons au vocabulaire.

Rien n'est plus connu que l'influence de l'arabe et du persan sur le turc ottoman. Les conquérants, en quittant leur vie simple et patriarcale pour fonder un vaste empire, ont dû emprunter une foule de mots indo-européens et sémitiques, qu'ils ont ajoutés à leur vieux fonds touranien. Il en est de même des conquérants de la grande plaine du Danube, mis en

1. C'est la division de Castrén adoptée par M. Müller (l. cit., ch. I, section 1). Voir pour plus de détails notre article sur l'ouvrage suédois de M. Donner (*Œfversickt af den Finsk Ugriska Sprakforskningens historia*), dans la *Revue critique* du 18 janvier 1873, et notre article sur un voyage de M. Hunfalvy (*Utazás a Balt tenger vidékein*, Pesth. 1871), dans le *Bulletin de la Société de géographie*, de 1873.

2. Hunfalvy : *Vogul Föld ès nép*, Pesth, 1864, et *Kondai Vogul Nyelv* (1872.— Castrén : Grammaire ostiake (en allemand), Pétersbourg, 1849.

rapport[1] de voisinage, d'hostilité ou d'alliance avec les Slovaques, les Allemands, les Italiens et les Roumains : ils se sont appropriés, tantôt sans changement considérable, tantôt en leur donnant une tournure et une harmonie toutes magyares, un grand nombre de mots slaves, germaniques ou latins. Examinons d'abord ces mots de provenance étrangère.

La liste la plus considérable de beaucoup est celle des mots slaves[2]. Il est vrai que la passion ethnographique, si vive dans l'Europe orientale, s'est mise de la partie, et que M. Miklosich veut voir partout des mots slaves[3], tandis que les philologues hongrois cherchent à en voir le moins possible. Toutefois, le nombre des mots slaves magyarisés, s'il ne s'élève pas à dix-neuf cents, comme on l'a dit[4], reste encore

1. Déjà avant la conquête, selon M. Toldy. Il y a des mots slaves ou communs à toutes les langues indo-européennes, dont l'incorporation doit remonter très-haut.

2. Miklosich : *Die slawische Elemente im Magyarischen* (Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, 21e vol., Vienne, 1872), travail on ne peut plus intéressant, dans lequel l'auteur établit les lois qui président à la mutation des lettres dans le passage du slave au magyar. Ces mots ne viennent ni du serbe, ni du polonais, ni du russe, mais du slovène et du tchèque. — Au seizième siècle, Verantius avait déjà comparé le hongrois au *dalmate* (*Dictionarium*, etc., Venetiis, 1595).

3. M. Miklosich fait venir *huszár* de *gusar*, ce qui n'est guère admissible : *huszár* a, en magyar, un sens déterminé, (un soldat sur vingt), et c'est de là que vient sans doute le slave *gusar*.

4. Dankovsky, dans son lexique publié à Presbourg en 1833.

plus considérable que celui des mots vraiment nationaux. Sans insister sur des chiffres d'autant plus discutables que les mots dérivés permettent de les augmenter arbitrairement, voyons quelles sont les idées, quels sont les objets et les besoins exprimés par des mots slaves. La plupart ont trait à l'économie rurale, à l'agriculture, au mobilier, aux vêtements, à la nourriture, le tout dans un état de civilisation sédentaire déjà assez avancé, ou bien au commerce et à l'industrie très-simples encore l'un et l'autre. Les catégories qui viennent ensuite sont relatives aux lois, à la religion, à la politique. Par exemple, cette nation justement renommée pour son attachement à la royauté et à la liberté rend ces deux idées (*Király*, *szabad*) par deux mots slaves.

Il y a aussi beaucoup de mots allemands, grecs, italiens [1], qui répondent en général aux besoins d'une civilisation assez avancée [2], et qui attestent une influence plus moderne. Mais les mots essentiels, ceux qui expriment des notions primordiales, et qui forment le noyau de tout langage humain, sont communs au magyar et à d'autres langues finnoises, quelquefois à toute cette branche [3].

1. Toldy (l. cit.) en indique aussi quelques-uns qui sont purement sanscrits, tels que *farkas*, loup (qui ne vient pas, selon lui, de *fark*, queue).

2. Toutefois, il y a des mots venus de l'allemand qui désignent des objets appartenant à une civilisation encore élémentaire, par exemple, föld, terre (*feld*), et *kert*, jardin (*garten*).

3. Il y a pour le vocabulaire, comme pour la grammaire, des

Nous allons indiquer ceux dont l'importance est visible et dont le caractère finnois est le plus certain[1] :

1. Les noms de nombre, *un*, *deux*, *trois*, *quatre*, *cinq*, *six*, *sept*, *cent*.

2. Les verbes indiquant, soit l'existence ou la mort (*vivre*, *être*, *mourir*), soit le mouvement (*aller*, *laisser*, *envoyer*, *nager*), soit les fonctions des sens ou de la vie animale (*voir*, *entendre*, *cracher*, *manger*, *boire*, *dormir*), soit les relations sociales ou divers modes d'action (*parler*, *mesurer*, *lier*, *faire*, *demander*, *écrire*, *laver*, *craindre*, *prendre*, *savoir*), soit enfin les verbes impersonnels (*falloir*, *pleuvoir*).

3. Les substantifs, que nous diviserons en neuf catégories :

ressemblances plus lointaines à constater avec les branches turque et mongole. M. Horváth (l. cit. p. 12) donne, d'après Podhorsky une liste de mots mongols presque tout pareils aux mots hongrois correspondants. Les mots turcs *ata*, *ana*, *kes*, *alma*, signifient père, mère, couteau, pomme, comme les mots hongrois *kes*, *atya*, *anya*, *alma*, etc. Dans cette liste qui pourrait être allongée, il faudrait distinguer les mots qui décèlent une origine commune, et ceux qui sont dus à l'occupation de la Hongrie par les Turcs au seizième et au dix-septième siècles.

1. Nous ne donnons ici que le résultat sommaire de travaux encore incomplets, que les ouvrages en cours de publication de MM. Donner (*Vergleichendes Wœrterbuch der Finnisch-Ugrischen Sprachen*, Helsingfors, 1874), et Budenz (*Magyar-Ugor összehasonlito szótár*, Pesth, 1873), et d'autres recherches continuées en Russie, en Finlande, en Hongrie nous permettront peut-être un jour d'achever.

a. Les éléments, les saisons, l'atmosphère : *eau*, *terre*, *souffle* et *âme*, *nuage*, *tourmente*, *glace*, *feu*, *froid*, *chaud*, *soleil*, *aurore*, *nuit*, *soir*, *hiver*, *printemps*, *été*, *automne*, *lac*, *marais*, *île*, *montagne*.

b. Les minéraux : *pierre*, *sel*, *argent*, *fer*.

c. Les végétaux : *arbres*, *écorce*, *feuille*, *racine*.

d. Les parties du corps humain : *sang*, *tête*, *œil*, *oreille*, *langue*, *dent*, *cœur*, *joue*, *foie*, *bile*, *main*, *moelle*, *graisse*.

e. Les animaux : *poisson*, *bœuf*, *cheval*, *chien*, *serpent*, *cygne*, *lièvre*, *corne*, *plume*.

f. La parenté : *père*, *fils*, *beau-père*, *gendre*, *frère*, *mère*, *fille*, *bru*.

g. Les armes et les instruments : *flèche*, *arc*, *couteau*, *fil*.

h. Les habitations : *maison* (ou plutôt *tente*), *nid*, *toit*, *ville*.

i. Quelques mots abstraits : *nom*, *travail*, *moitié*.

4. Les adjectifs les plus nécessaires (avec les adverbes correspondants) : *long*, *plein*, *léger*, *nouveau*, *inférieur*, *nombreux*, *bon*, *bas*, *lent*, *sombre*, *amer*, *rond*.

Cette liste incomplète, mais formée uniquement de mots importants et incontestablement finnois, est on ne peut plus caractéristique : c'est bien le langage, à la fois suffisant et borné, d'une société nomade, et nomade dans les régions septentrionales. En effet, dans les objets que nous venons d'indiquer, quels sont ceux qui offrent le plus haut degré de ressemblance ou même d'identité dans toutes les langues finnoises y compris le hongrois? La glace et le feu,

c'est-à-dire l'ennemi et le sauveur dans les froides plaines du Nord; l'eau des lacs et des fleuves; la nuit, le soir, l'hiver si long et si pénible; le poisson, nourriture que les fleuves donnent en abondance; la graisse, la moelle, le sang éléments essentiels de la vie humaine; l'écorce et la feuille qui servent à la construction des demeures primitives; l'arc, la flèche, le couteau, sans lesquels la chasse est impossible[1]. On voit à quel point ce lexique confirme les plus anciennes données historiques sur le premier séjour des Hongrois.

L'étude du vocabulaire conduit au même résultat que celle de la grammaire : le hongrois est une langue ouralo-finnoise.

La conclusion de cet exposé est tellement simple et évidente qu'il semble qu'elle ait dû être tirée depuis longtemps. Mais la science toute moderne qu'on appelle la philologie comparée n'a pas de branche plus

1. Sans vouloir donner ici un tableau philologique, les mots dont il vient d'être question suffiront à démontrer l'unité du vocabulaire finnois : Glace, Vogoul *jang*, Ostiak *jenk*, Hongrois *jég*, Mordine *jäi*, Votiake *ijä*, Syrjane *ji*, Finlandais *jää*, Esthonien *jea*, Lappon *jägna*.

Feu, Vogoul *tol*, O. *tut*, H. *tüz*, M. *tol*, Tchérémisse, *tol*, Vot. *tyl*, F. *tuli*, E. *tull*.

Eau, V. *vit*, H. *viz*, Tch. *vit*, Vot. *vu*, S. *va*, F. *vési*, E. *vesi*.

Hiver, V. *tél*, H. *tal*, Tch. *tele*, Vot. *tol*, S. *tää*, F. *talvis*, E. *talve*, L. *talvi*.

Sang, V. *vuir*, O. *ver*, H. *ver*, M. *ver*, Tch. *ver*, Vot. *vir*, S. *vir*, F. *veri*, E. *veri*, L. *var*, etc.

récente que celle des langues oural-altaïques et surtout finnoises. Il ne paraissait pas naturel de chercher au noble peuple magyar des parentés si obscures et si lointaines. Lors même que la science eût tracé lentement et péniblement sa voie, l'amour-propre national, qui se faisait de son origine orientale un tableau brillant et flatteur, a longtemps continué à renier des frères aussi déplaisants que les peuples de la Kama et de l'Obi.

Malgré les premières indications de Ricard au treizième siècle sur la « Grande-Hongrie » du Volga, pays où l'on parlait une langue compréhensible pour les Magyars, celles d'Herbertstein au seizième siècle et les rapprochements déjà établis par les savants du siècle dernier[1], on peut dire que l'affirmation scientifique de cette parenté commence avec Gyarmathi[2]; et depuis Klaproth jusqu'à MM. Donner, Hunfalvy et et Budenz, une suite non-interrompue de travaux établit avec la force irrésistible des faits que les Magyars sont d'origine ouralo-finnoise, ou plutôt c'est une vérité que, d'accord avec la science allemande contemporaine, on peut supposer démontrée[3].

1. On trouve déjà d'assez longs tableaux de mots finlandais et hongrois, d'après Fischer, Wellinus, etc., dans les dissertations de Pray.

2. *Affinitas linguæ hungaricæ cum linguis Fennicæ originis grammatice demonstrata* (Gœttingen, 1799).

3 V. de Klaproth, outre les *Tableaux historiques* déjà cités, l'*Asia Polyglotta* (Paris 1823, in-4°), et surtout l'atlas in-folio, accompagnant cet ouvrage.— Ni Max Müller, dans sa lettre à

Néanmoins, depuis trois quarts de siècle que Gyarmathi a publié son ouvrage, on pourrait enregistrer une suite de protestations dont la plus vive a été écrite en français par un homme mort trop jeune pour la gloire de la France et de la Hongrie, Auguste de Gérando[1]. Tous ses efforts sont restés inutiles contre les faits, et il est probable que s'il avait connu les recherches poursuivies depuis trente ans, son opinion se serait modifiée. Cependant de nos jours encore plusieurs historiens politiques ou littéraires de la Hongrie continuent d'écarter l'origine finnoise comme une hypothèse désagréable. D'ailleurs, rien de plus vague et de plus discordant que les solutions que l'on a proposées au lieu de celle-là. On veut tantôt que les Magyars soient des Indo-Européens, proches parents des Persans, tantôt que ce soient des Turcs ou des Mongols ; il semble d'autres fois qu'ils aient dû tomber du ciel, car on ne les rattache avec précision à aucune race existante. Quelquefois on cherche toutes les étymologies qui peuvent expliquer le hongrois par le latin ou le grec ; d'autres fois on reconnaît qu'il y a des éléments finnois dans la langue, mais qu'ils sont

Bunsen, ni Benfey dans son histoire de la philologie allemande, ni les historiens Dümmler et Giesebrecht, ni aucun autre représentant autorisé de la science allemande actuelle n'hésitent sur cette question.

1. *De l'origine des Hongrois* (Paris, 1844). Les discussions du dernier siècle, surtout entre Pray et Desericius, ont été assez bien résumées dans une brochure de Fejér : *de Avitis Magyarorum sedibus*, Budæ, 1830.

adventices[1]. Or nous avons constaté tout à l'heure que l'étude de la grammaire est aussi probante que celle du vocabulaire, et jamais on n'a vu une grammaire importée d'un seul bloc d'une famille de langues dans une autre. Quant à soutenir que la langue peut être absolument ougro-finnoise sans que le peuple le soit, c'est une hypothèse peu vraisemblable et surtout absolument gratuite.

Mais il ne suffit pas de déterminer les relations plus ou moins proches, plus ou moins lointaines, des Hongrois avec les peuples qui existent aujourd'hui ; nous devons chercher parmi les peuples, disparus ou absorbés depuis, qui figurent dans l'histoire du milieu du Moyen Age, quels sont ceux qui par leur langue et leur race avaient une affinité plus ou moins grande avec nos héros. Le vieux peuple de Sumir ou d'Accad est trop éloigné de notre cadre chronologique[2]; mais les Khazars et les Bulgares, les Cumans

1. Cette dernière tendance est celle de Selig Cassel dans ses *Magyarische Alterthümer*. — Jerney (*Keleti utazása* déjà cité), indique la Parthie comme le premier séjour des Hongrois ; tous deux tendent à en faire des Indo-Européens.

2. Cette grave question ne peut être traitée en passant (de même que la question relative aux Basques, que nous ne croyons point être des Finnois). MM. Oppert et Lenormant, disons-le toutefois, ont rendu un grand service à la science lorsqu'ils ont institué une comparaison entre cette vieille langue de la Chaldée et la famille ouralo-finnoise. Voir de M. Oppert le *Voyage en Mésopotamie*, t. II, p. 83, et de M. F. Lenormant *la Magie chez les Chaldéens* (Paris, 1874, p. 242 et suiv.), et les *Études accadiennes* qui continuent de paraître dans une

et les Petchénègues, y rentrent directement.

M. Vivien de Saint-Martin a fort bien démontré que les Khazars étaient des Finnois[1]; leur ancienne manière de vivre était celle des peuples nomades; leur activité était grande, leur intelligence était vive comme le montrent et leur aptitude à recevoir les idées, les religions et les langues étrangères, et les rapports commerciaux qu'ils entretinrent avec leurs voisins. Quant à leur langue, nous n'en connaissons qu'un mot de deux syllabes *sarkel*, signifiant ville blanche d'après Constantin[2], et ayant le même sens chez les Vogouls. Nous savons d'ailleurs que les Khazars établis en Hongrie sous le nom de Kabars conservèrent leur langue tout en parlant « l'autre langue des Hongrois » c'est-à-dire le vrai magyar. On a pu supposer sans invraisemblance que cet idiome des Kabars n'était autre que le dialecte appelé assez improprement dialecte palocze, qui est encore parlé dans quatre comitats du Nord[3].

Les anciens Bulgares, difficiles à reconnaître aujourd'hui sous l'élément slave qui les a peu à peu absorbés, étaient certainement aussi des Finnois; toutes les

série de cahiers autographiés, (Paris, Maisonneuve); à la suite d'un de ces cahiers figure une note complémentaire que nous avions rédigée pour confirmer la théorie de M. Lenormant par quelques preuves de plus.

1. Mém déjà signalé au ch. Ier.

2. *De administrando Imp.*, ch. XLII. — V. aussi Rambaud (l. cit.).

3. C'est l'opinion, entre autres, d'Étienne Horvath et de Toldy (l. cit.).

analogies historiques le prouvent, comme aussi cette grande Bulgarie du Volga qui existe encore, comme plusieurs mots finnois[1], presque magyars, conservés même dans le Bulgare actuel.

Les Cumans et les Petchénègues, deux tribus barbares qui se ressemblaient beaucoup, et qui sont venus dans des circonstances à peu près semblables s'établir en Hongrie, n'étaient pas des Finnois, mais des Turcs. Tous les arguments que l'on a invoqués pour les rattacher aux Hongrois viennent se briser contre les faits historiques et surtout contre la connaissance suffisante que l'on a de la langue cumane. Le dernier vieillard qui l'ait parlée est mort il y a plus d'un siècle, mais l'oraison dominicale conservée dans cet idiome et publiée par Klaproth a fait constater par Neumann, par Hammer, par M. d'Avezac, malgré les efforts de Jerney, que le cuman n'était séparé du turc ottoman et surtout du turc oriental que par une simple différence de dialectes[2].

1. Schafarik (*Slawische Alterthümer*, t. II, p. 235), insiste sur ces restes finnois dans la langue bulgare : *ljet*, il est possible (en hongrois *lehet*), *kap*, image (en h. *kép*), etc. C'était déjà l'opinion de Klaproth.

2. Ceci vaut pourtant la peine d'être discuté. Nous affirmons avec Klaproth, Hammer, d'Avezac (Recueil de Mémoires de la Société de géographie, Paris 1839, t. IV, p. 488), Roesler (l. cit. p. 352 et suiv.), que la langue cumane est absolument turque. Il suffira pour le prouver de comparer le début de l'oraison dominicale en cuman : *bezom attamaz kemze k'kte*, d'une part avec le turc *bizüm atamüz kimzin gyögde*, d'autre part avec le hongrois *mienk atyank ki vagy mennyben*. Qu'ob-

Nous avons terminé cette étude ethnographique : les Hongrois ont-ils lieu d'en être affligés ? Quel motif auraient-ils pour cela ? N'est-il pas plus beau d'être arrivés dans le monde civilisé avec une vive et fruste intelligence, une vie primitive et vigoureuse, et le simple germe de fortes institutions, en un mot de s'être fait une noble place dans le monde par une série de progrès, que d'y être tombés comme un aérolithe, ayant de prime abord toutes les qualités et tous les talents ? Au lieu de n'avoir que la peine de parler, de chanter ou d'écrire dans une langue toute faite et accomplie, n'est-il pas plus beau d'avoir peu à peu orné, enrichi, un idiome primitif qui est devenu très-propre à exprimer les idées et les besoins de la civilisation et de la science modernes, tout en restant admirable d'originalité et de poésie ?

jecte donc Jerney pour soutenir la proche parenté des Cumans et des Magyars ? Personne, dit-il, à la Cour de Béla IV qui était pleine de Cumans, ne put comprendre une lettre écrite en tartare ; et Marco Polo distingue les Tartares des Cumans. — Mais ce tartare était du mongol, ces Tartares étaient des Mongols et non pas des Turcs : l'argument tombe donc de lui-même.



CHAPITRE III

LE SOL HONGROIS AVANT ET PENDANT LES CONQUÊTES D'ARPAD.

La Hongrie est un beau et riche pays, à la fois varié et uniforme, pays de montagnes, pays de collines, pays de plaines surtout, cercles concentriques dont le noyau est la vaste étendue de l'*Alföld*[1]. « Sur cette » plaine, unie comme la mer, je me sens chez moi. » Mon âme, semblable à l'aigle envolé de son aire, » peut en embrasser l'infini... Tu es magnifique à » mes yeux, Alföld ! c'est là que je suis entré dans la » vie ; là aussi un jour le linceul doit m'envelopper ; » là aussi s'élèvera mon tertre funéraire[2] » Ainsi chante le poëte national. Et pourtant la forêt de Bakony et les Karpathes, qui avec leurs contre-forts dessinent presque les trois quarts des frontières, ne manquent ni de grandeur pittoresque, ni de célébrité

1. Littéralement basse-terre.

2. MM. Desbordes — Valmore et de Ujfalvy ont donné une bonne traduction des poésies choisies de Petœfi, (Paris, 1872).

historique. Soit que le voyageur s'engage à la suite des guerriers d'Árpád[1] dans les défilés de la Latorcza; soit qu'il traverse l'épais massif du Tatra, contrée souvent comparée aux plus belles régions des Alpes; soit qu'il remonte le cours du Danube et franchisse les portes de fer de Trajan, un fleuve large comme un lac qui serpente au milieu de forêts abruptes; soit enfin que descendant ce fleuve puissant, il aperçoive entre Vienne et Presbourg les débris poétiques de Theben, colline chauve sur laquelle grimpe une prodigieuse guirlande de muraille et de tours, il éprouvera les sentiments qu'éveillent dans les âmes le spectacle des grandes choses de la nature et le souvenir des grandes entreprises de l'humanité.

Mais la vraie patrie du Magyar, c'est l'Alföld. C'est là que sous Arpad devait s'établir compacte la population conquérante; c'est là surtout que dans la suite des siècles son histoire devait s'accomplir; c'est là qu'elle vit presque tout entière encore aujourd'hui. Si elle a abandonné aux autres races habitant le royaume la plus grande partie des régions montagneuses et frontières, ce n'est pas seulement à cause de cette loi historique dont il faut tenir grand compte, qui nous montre les pays de plaines toujours plus faciles à conquérir et les populations vaincues trou-

1. Nous donnons ici une fois pour toutes la véritable orthographe de ce nom : les lettres *á* et *ó*, qui figurent assez souvent dans ce travail, ne sont autre chose que l'a et l'o longs, tandis que les simples a et o sont toujours brefs.

vant un asile inexpugnable dans les montagnes; c'est aussi parce que ces cavaliers des vastes plateaux, ces enfants de la steppe, retrouvaient sur les bords du Danube et de la Theiss les libres espaces qui convenaient à leurs habitudes nomades et à l'élan fougueux de leurs chevaux. Différentes par leur aspect physique et par leur histoire, les deux zones le sont aussi au point de vue de la nature du sol et de ses produits. Les montagnes ont des forêts, des troupeaux, des pâturages; elles sont, du moins toute une région des Karpathes, de formation granitique ou de formation volcanique; elles renferment de grandes richesses minérales, des eaux thermales, du sel gemme, des métaux variés, précieux ou utiles. Les collines, qui forment à leur pied une zone intermédiaire, sont propres à la culture des arbres fruitiers et ont des vignobles devenus célèbres. L'Alföld est de formation récente : la masse quaternaire est tellement profonde qu'à certains endroits on a creusé le sol à cinq cents pieds de profondeur sans pénétrer au dessous. Le Danube et quelques autres cours d'eau ont formé de grandes îles qu'ils entourent de leurs bras compliqués, et que la force permanente de leurs eaux modifie tous les jours. Ils enlèvent et charrient pour les déposer plus loin de grandes quantités de terre et de sable. Les nombreuses rivières qui descendent des montagnes apportent depuis des siècles, et continuent de déposer de riches couches de terre végétale : aussi n'y a-t-il pas en Europe de région agricole qui donne de plus merveilleuses moissons. D'autre part, la pente tout à fait

minime des cours d'eau élargis à travers la plaine permet une lente infiltration bien nécessaire dans une contrée dépourvue de bois et où la sécheresse est souvent extrême. En effet le sol ne présentant aucune sommité capable d'arrêter les nuages, ils se trouvent attirés en quelque sorte par les montagnes lointaines, et l'Alföld peut être grillé du soleil comme un désert africain. Il est donc exposé à deux fléaux contraires et capables d'anéantir les plus belles promesses de récolte : au printemps l'inondation produite par la fonte des neiges sur les hauteurs, en été la sécheresse intense et prolongée. Aussi a-t-on pu dire que la Hongrie était, comme l'Égypte du songe de Pharaon, un pays de vaches grasses et de vaches maigres. C'est un climat en tout excessif, et malgré le voisinage de l'Adriatique et de la Mer Noire, un climat absolument continental[1] : ressemblance de plus avec les grands espaces de la Russie actuelle, d'où arrivaient les Magyars.

Vers la fin du neuvième siècle, avant les conquêtes d'Arpad, des Roumains, des Slaves et des Finnois oc-

1. V. Ditz : *Die ungarische Landwirthschaft* (Leipzig, 1867) surtout les deux premiers chapitres concernant le sol et le climat. — V. aussi les premières pages de Fessler-Klein. — En français, V. Malte-Brun (t. III de l'édition Huot), livres 88, 89, 90), avec de nombreuses citations du Voyage en Hongrie, de Beudant. — Une carte excellente et complète est celle de Skrzeszewski ; la meilleure carte ethnographique est celle de M. Kiepert. — V. notre Notice sur une carte philologique de la Hongrie (Bulletin de la Société de géographie, 1872).

cupaient cette contrée. On sait que l'Empire romain avait pris possession de la Pannonie dès les règnes d'Auguste et de Tibère, et qu'un siècle plus tard Trajan conquit le pays des Daces, peuple Thrace au milieu duquel se trouvaient sans doute de nombreux Celtes. Plusieurs villes s'élevèrent dans la Pannonie, et dans la Dacie des légions vinrent camper, des colonies métallurgiques et agricoles vinrent s'établir. La plus grande partie de la Hongrie actuelle étant ainsi devenue romaine, il n'est pas étonnant que le musée national de Pesth possède assez d'ustensiles romains pour que l'une de ses salles rappelle Pompéi, et assez d'inscriptions latines pour avoir donné lieu à d'importantes publications épigraphiques[1]. Mais après tant d'invasions, quatre siècles après la chute de l'empire d'Occident, six siècles après l'abandon de la Dacie par Aurélien, y avait-il encore de notable éléments latins

1. M. F. Pulszky est le directeur actuel du musée national, auquel il a donné de grands développements. M. Romer (Floris), auteur du catalogue de ce musée (en plusieurs langues) a publié des inscriptions latines dans les *Archælogiai Közlemények* de l'Académie, comme M. Erdy dans ses *Regiségtani Közlemények* (Pesth. 1868, in-4°). M, Ipolyi, dans son Étude sur les monuments de Csalló-Köz (l'île de Schütt), signale des restes de l'époque romaine. — Indiquons surtout une œuvre considérable qui fait honneur à la fois à la science française et à la science hongroise : les Monuments épigraphiques du Musée national hongrois (*Acta musæi nationalis Hungarici*), dessinés et expliqués par M. Ernest Desjardins, publié par ordre du Ministre de l'instr. publ. du royaume de Hongrie, et par les soins de D. Floris Romer, in-folio, Pesth, 1873.

dans la population du pays qui allait devenir la Hongrie?

La plupart des écrivains roumains soutiennent la perpétuité du romanisme dans leur pays. Est-il possible, demandent-ils, que tout un peuple civilisé ait émigré du jour au lendemain ? D'ailleurs Priscus nous apprend qu'il se trouvait dans le camp d'Attila des hommes parlant la langue ausonienne; l'Anonyme mentionne positivement les *Blachi*, les Valaques, parmi les habitants de l'ancienne Dacie. Le russe Nestor parle positivement de *Wlachowe*; le même nom se trouve dans la légende pannonienne de l'apôtre Methodius. Les Byzantins du onzième siècle, Anne Commène, entre autres, parlent des Daces, qui ne peuvent être que des Roumains. Devant ces nombreux témoignages, n'a-t-on pas le droit d'affirmer qu'une grande partie de la Hongrie et de la Transylvanie est restée latine?

M. Rœsler, dans un savant ouvrage[1], n'hésite pas à répondre négativement. Les textes latins prouvent, selon lui, qu'au signal d'Aurélien, désespérant de conserver cette province lointaine, tous les colons ont franchi le Danube[2]. Comment d'ailleurs supposer qu'abandonnés par les légions ils aient préféré une vie

1. Les *Romænische Studien*, déjà cités, p. 65-145.

2. Flavius Vopiscus, *Aurelian.*, ch. XXXIX : Provinciam transdanuvinam Daciam a Trajano constitutam sublato exercitu et provincialibus reliquit... abductosque ex ea populos in Mæsia collocavit. — Eutropius, ch. XVIII : abductos Romanos ex urbibus et agris Daciæ collocavit.

misérable dans les montagnes à la vie civilisée qui leur était offerte au delà du fleuve? De plus, s'il était resté une population roumaine, nous en trouverions quelque trace dans l'histoire des siècles suivants : or, en est-il question au temps des Avares? Les voyons-nous, lors de la conquête de Charlemagne, se réclamer de leur puissant voisin, de leur protecteur naturel, le nouveau César d'Occident? Pourquoi donc le roi Geysa II aurait-il eu besoin d'appeler des Saxons et des Flamands à fonder des colonies? Les témoignages ont été mal compris : l'Anonyme ne mérite aucune confiance[1]; les Ausoniens de Priscus sont des habitants de la frontière qui avaient appris le latin; les Wlachowe de Nestor sont les Francs de l'Empire germanique[2], ceux de la légende de Méthodius sont des Welches, des colons italiens; les Daces d'Anne Commène ne sont autres que des Hongrois. La population roumaine que nous voyons aujourd'hui date du treizième siècle : c'est alors qu'après bien des mélanges elle repassa le Danube pour s'établir définitivement au nord de ce fleuve, laissant dans la région de l'Hémus une colonie considérable qui existe encore.

L'habile argumentation de M. Rœsler est loin d'être convaincante. Les émigrations de peuples devenus laboureurs et civilisés sont rares, et jamais elles ne sont complètes. De plus il nous paraît difficile d'expliquer la rapide propagation de la langue latine parmi les

1. V. à la fin du ch. I la note concernant l'Anonyme.
2. Frœhn, *Ibn. Foszlan*, p. 201, cité par Rœsler.

Hongrois, leur préférence pour l'Europe occidentale et leur aptitude à l'imitation des lois romaines sans la présence de ces Valaques qui depuis longtemps, suivant l'heureuse expression d'Amédée Thierry, « laissaient » le temps emporter leurs maîtres, et perpétuaient au » milieu des barbares de toute race les restes d'une » vieille civilisation. » Gelu, le prince qui fut vaincu par Tuhutum en Transylvanie, était probablement leur chef.

Quoi qu'il en soit, les Roumains n'avaient pas fondé un véritable État. Les Slaves, surtout ceux du nord-ouest, avaient une bien plus grande importance politique, et ils ont exercé par la suite l'influence la plus décisive sur l'établissement social des Magyars. La nation morave jetait les bases d'une puissante confédération de peuples slaves, rivale de l'Allemagne : de telle sorte que les pénibles campagnes de Charlemagne contre les Avares ne semblaient avoir abouti qu'à remplacer ce peuple déjà en décadence par de jeunes et redoutables ennemis de l'Empire. Dès lors éclatait l'antagonisme persistant de ces deux grandes familles indo-européennes, les Slaves et les Germains[1].

En effet, sous la terrible épée de Charlemagne les Avares avaient succombé, les Slaves de l'Elbe avaient succombé; les Slaves moraves avaient plié[2]. Ils s'étaient

1. Pour ce qui va suivre, voir surtout Dudik : *Mœhrens allgemeine Geschichte* (Brünn, 1860, 5 vol. in-8°; le premier volume va jusqu'en 906). L'auteur est un ardent slaviste, mais un critique sérieux et au besoin sévère pour ses héros.

2. Dans Pertz, I, 191 (*Ann. Mett.*, 903) : *Multi Sclavi* se cum

soumis, non-seulement au baptême, mais à la suprématie ecclésiastique de la nation conquérante, ce qui était au moyen âge une forme douloureuse de la sujétion politique : ils relevaient du puissant diocèse de Passau. Mais dans cette situation inférieure facilement acceptée, les Moraves recueillaient leurs forces, et lorsque se fit sentir la décadence carolingienne, ils étaient prêts à en profiter. Mojmir, et après lui son neveu Rastiz, furent reconnus par leur nation princes indépendants, et ne reculèrent pas devant une lutte contre Louis le Germanique, lequel fut vaincu[1]. La Moravie commença dès lors son existence d'État libre. En même temps, et comme par une conséquence naturelle, elle rompit ses liens de vassalité ecclésiastique à l'égard du clergé allemand. Deux énergiques propagateurs de la religion chrétienne, Cyrille, et surtout Méthode, entreprirent sérieusement la conversion jusque-là superficielle du pays, et Méthode devint le premier archevêque d'Olmütz. Accusé d'hérésie par les prélats allemands, obligé de faire deux voyages à Rome, il eut gain de cause auprès du pape Nicolas Ier, et la Moravie n'eut plus d'ordres à recevoir ni de Passau ni de Salz-

omnibus quæ possidebant, imperatoris dominio subdiderunt. Dudik pense avec raison qu'il ne peut être ici question que des Moraves.

1. Les Annales de Fulde (Pertz, I, 369), essaient de dissimuler cet insuccès ; il y est dit que Louis *sine victoria rediit;* mais d'autres annales (ibid., p. 449), sans avouer une défaite, sont plus explicites : Ludovicus crebris Sclavorum defectionibus agitatur.

bourg[1]. C'est en vain que les Allemands reprirent un moment l'avantage et firent Rastiz prisonnier : en 871 Swatopluk commença son règne glorieux.

Dès lors les Moraves, non contents de leur indépendance, reculèrent tous les jours les bornes de leur empire ou de leur suprématie. Au nord, des peuples frères, les Tchèques, les Sorabes, reconnaissaient le prince de la Grande-Moravie pour leur chef suprême; au sud les limites de la Grande-Moravie atteignaient jusqu'à la Theiss et jusqu'à la Drave[2]. Une politique habile et une armée toujours prête soutenaient cette éclatante prospérité : des alliances conclues à propos avec Byzance, avec les Bulgares, même avec certains princes allemands, semblaient garantir Swatopluk contre un retour de fortune; et surtout après la déposition de Charles le Gros, dans la faiblesse universelle produite par le second démembrement de l'Empire austrasien, seul en Europe le prince morave apparaissait puissant, redouté, obéi.

Le système social et politique de ce grand pays[3] n'était pourtant pas celui d'une monarchie centralisée;

1. Louis Léger : *Cyrille et Méthode*, Paris, 1868, surtout du ch. IV au ch. VIII.— Toutefois la Cour de Rome interdit quelque temps la liturgie slave, qu'elle combattit à plusieurs reprises en Dalmatie.

2. Dudik, t. I, p. 311-317.

3. Dudik, t. I, 372 et suiv. —Palacky, I, p. 174 et suiv.—Léger, p. 15 et suiv. — V. aussi l'auteur croate Racki : *Odlomci iz Drzavnoga prava Hrvatskoga za narodne dynastie*, Vienne, 1861 (Fragments de droit public sous la dynastie nationale croate).

c'était au contraire le régime primitif de toutes les nations slaves, le groupement en communautés de familles et de tribus. Là, comme en Croatie, comme en Bohême, la famille au lieu d'être ainsi que dans le droit romain sous la forte main du père, formait une association qui possédait collectivement le sol, et dont le chef n'était qu'une sorte d'administrateur, reconnu et délégué par tous : véritable noyau de gouvernement populaire qui fait comprendre non-seulement l'expression de Procope (ils vivent en démocratie), mais les affirmations d'autres écrivains byzantins sur l'esprit d'indépendance locale qui est au fond des sentiments politiques de cette race[1].

Un certain nombre de familles se groupaient en joupanies : institution slave importante dans l'histoire des Hongrois. Le joupan, chef du canton ou de la joupa, exerçait un pouvoir analogue à celui du chef de la famille, mais supérieur : il commandait les guerriers, dirigeait la défense des lieux fortifiés, rendait la justice, administrait les terres de la communauté; mais dans tous les actes de quelque importance il devait être assisté du conseil des chefs des familles, lesquelles conservaient une grande somme de liberté. Au dessus de la joupa, le lien politique était faible et mal déterminé; l'autorité du prince, quand il y avait un prince,

2. Maurice *Strat.*, XI, 5 : πολλῶν ῥήγων. — Léon (*Tact.*, XVIII), remarque que ces peuples n'aiment à être soumis qu'aux autorités tirées de leur sein, et M. Racki insiste sur l'extrême répugnance des Slaves pour les lois romaines qui détruisent leur notion de la famille.

dépendait presque uniquement de ses succès ou de ses qualités personnelles : grande avec Swatopluk, elle tomba dans la dernière nullité une fois partagée entre ses fils. Nous voyons bien des Diètes dans l'histoire, ou plutôt dans la légende poétique[1], mais nous ne savons rien de positif sur ces assemblées. L'originalité des institutions slaves n'est pas là, elle est dans les deux degrés de la communauté, la famille et la joupanie. L'état social des Magyars, n'étant pas inconciliable avec celui des Moraves, a pu lui faire des emprunts sérieux, notamment pour l'organisation des comitats, dont le nom révèle une origine slave[2].

Les peuples de cette famille avaient donc tous les mêmes institutions sociales; et cette similitude, entre les mains ambitieuses de Swatopluk, devenait chaque jour davantage un lien politique, le lien d'une grande confédération. L'Allemagne était menacé d'avoir, sur

1. V. le Jugement de Libussa dans les *Chants héroïques des Slaves de Bohême*, de M. Louis Léger, Paris, 1865.

2. Les deux principaux magistrats du comitat portent le titre de *ispan*, et le comitat lui-même s'appelle en allemand *Gespannschaft;* dans ces deux mots il est facile de reconnaître le *jupan* (Schafarik, *Slawiche Alterthümer*, t. II, p. 449). — Les écrivains slaves sont toutefois disposés à exagérer cette influence : il y a dans les institutions sociales que nous venons d'exposer des éléments communs à la plupart des peuples pris à une certaine période de leur développement; et la forte constitution politique de la Hongrie n'a jamais rien eu, ni dans ses origines, ni dans ces progrès ultérieurs, qui ressemblât aux alternatives d'anarchie et d'absolutisme si funestes pendant des siècles aux peuples slaves.

son immense frontière orientale, de la Baltique à l'Adriatique, un empire slave plus jeune, plus vigoureux que la Germanie elle-même. On conçoit donc très-bien cette inquiétude du carolingien Arnulf, qui le portait à chercher le plus d'alliés possible contre la Moravie. Dans son propre royaume il trouvait pour auxiliaires, même à cette époque d'anarchie, deux passions profondes, la haine nationale des Allemands contre les Slaves, et la colère du haut clergé allemand, frappé dans sa suprématie ecclésiastique. Mais il lui fallait aussi des alliés capables de faire diversion sur le flanc oriental de la Moravie : ce furent les Bulgares d'abord, ce furent ensuite les Magyars.

Nous avons déjà parlé de l'expédition de 892, antérieure à la mort de Swatopluk. Mais rien n'est plus obscur que ces guerres hongro-moraves : nous n'en savons bien ni les dates, ni le nombre, ni les détails. Nous ignorons les négociations qui ont dû les accompagner, et nous n'avons aucune preuve positive d'une alliance entre Arnulf et Arpad lors de cette première incursion, l'une des causes de la conquête magyare; si bien que de savants historiens allemands protestent contre le concert de malédictions qui déjà, au dixième siècle, poursuivait la mémoire d'Arnulf, l'introducteur de ces sauvages voisins. Ils peuvent dire que le seul fait bien établi de cette campagne, Arnulf dégageant les Hongrois cernés par les Moraves dans une position difficile, n'implique pas nécessairement un traité entre Arnulf et Arpad; qu'il s'agit peut-être d'une troupe de pillards auxiliaires, combattant à ses risques

et périls[1]. Mais il est bien plus probable que les deux armées ennemies des Moraves les combattaient d'un commun accord.

Dans l'intervalle des deux invasions Swatopluk mourut (894), diversement jugé par ses contemporains, comme il devait l'être par la postérité; objet d'admiration pour les Slaves patriotes, objet d'aversion pour les écrivains germaniques[2]. La Grande-Moravie, partagée

1. C'est M. Dümmler (*Geschichte des ostfrænkischen Reichs*, t. II, p. 441), qui, après une description soigneusement faite des Hongrois et de leur manière de combattre, soutient la thèse que nous venons d'indiquer. — Mais Liutprand (Pertz, III, p. 274), montre Arnulf puni et repentant « pro tam immenso scelere, Hungariorum scilicet emissione. » — *Ann. Sangall.* (Pertz, I, 77) : « Arnolfus contra Maravenses pergebat, et Agarenos ubi reclusi erant dimisit. » — *Ann. Fuld.*, 892 (Pertz, I, 408). — V. Am. Thierry, 209, 343. — Jules Zeller (*Histoire d'Allemagne*, t. II, p. 187), croit aussi à l'alliance. — De même les historiens slaves, très-irrités contre Arnulf (Schafarik, *Slav. Alt.*, II, 434 et suiv. — Palacky, I, p, 147 et suiv.). — Les vieilles chroniques hongroises sont muettes sur Arnulf, ce qui serait un argument en faveur de M. Dümmler.

2. Les *Ann. Fuld.* (Pertz, I, 410), l'appellent *vahina totius perfidiæ*, etc. — Constantin Porph. (l. cit., ch. XLI et Regino, Ann., 894), lui accordent beaucoup de courage et d'intelligence. — M. Palacky (I, 149), le proclame le premier souverain de son temps. — Dudik (I, 307 et 310), se demande, devant la grande ambition de Swatopluk, s'il est né pour le bien ou pour le mal de son pays.

D'après une légende, Swatopluk, pressé de remords (rebellionis suæ pœnitentia ductus, dit l'*Annal. Saxo :* Pertz, V, 589), disparut du monde pour terminer ses jours dans une retraite religieuse. — Les paysans moraves disent encore :

suivant une malheureuse coutume entre Mojmir II et ses deux frères[1], s'affaiblit par une suite de démembrements partiels, en attendant le coup de mort. Les Bohêmes se séparèrent, puis les Sorabes : on peut dire que la Slavie se livrait d'elle-même aux conquérants étrangers.

Nous n'avons plus à nous occuper que de l'élément finnois ou finno-slave, qui dominait dans la plus grande partie de la Hongrie centrale et orientale. Les Bulgares si puissants au sud du Danube possédaient aussi la région comprise entre le Danube et les Karpathes du nord, tantôt seuls, tantôt mélangés avec les Roumains. Deux petits royaumes, celui de Gelu en Transylvanie, celui de Glad entre l'Aluta et la Theiss, semblent avoir été surtout valaques ; mais le royaume de Zalán au pied des Karpathes du nord, et le royaume de Menmarót sur les bords du Szamos et du Maros étaient deux royaumes bulgares, ce dernier contenant aussi une population khazare. Les Avares n'ayant certainement pas disparu après la conquête carolingienne, les restes de ce peuple devaient se trouver associés aux Bulgares de Zalán, aux Bulgaro-Khazars de Menmarót, peut-être aux Bulgaro-Valaques de Glad[2].

« Chercher Swatopluk, » au lieu de « chercher ce qui est introuvable. »

1. Dudik (I, 318 et suiv.). — Constantin dit que la Moravie fut partagée en trois, l'aîné gardant la suprématie. Les Annales de Fulde ne mentionnent que Mojmir et Zwentibold. — Dudik, d'après Dubravius, croit que le troisième était Swatoboj.

2. Pour l'ethnographie de ces peuples, V. au ch. II. — L'his-

Ces diverses populations étaient finnoises, ou plutôt finno-slaves. Les Bulgares sont un exemple célèbre d'assimilation ethnographique : ce n'est pas seulement leur langue, c'est leur nation elle-même qui s'était slavisée peu à peu. Leurs apôtres avaient été ceux des Slaves, leurs institutions n'étaient pas sans rapport avec celles des Moraves, car même dans la vraie Bulgarie, au sud du Danube, on trouvait une sorte d'aristocratie indépendante, plutôt patriarcale que féodale. Les Bulgares imitaient aussi Byzance, leur mortelle ennemie, quoi qu'ils appartinssent alors à l'Église d'Occident, et Siméon s'entourait d'une vraie Cour impériale[1]. On peut dire que ces conquérants n'avaient rien qui leur fût propre, ni dans leurs mœurs, ni dans leurs institutions : ils n'ont donc pu exercer sur les Magyars aucune influence comparable à celle des Slaves ou des Roumains.

Nous avons laissé l'armée ou plutôt le peuple d'Arpad dans les défilés des Karpathes, à la veille de sa con-

toire antérieure de ces diverses nations a été bien résumée dans Fessler-Klein (l. I). — Voir aussi l'histoire des Avares dans le deuxième volume d'Am. Thierry, et pour une période spéciale, l'ouvrage de M. L. Drapeyron sur Héraclius (Paris, 1867).

1. Sur les Bulgares à cette époque, V. surtout Rambaud, (p. 316-345), le ch. IV de *Cyrille et Méthode*, de M. Léger, et une leçon du même auteur sur la littérature bulgare au temps de Siméon (*Revue des Cours littéraires*, 1868, p. 462). — Engel : *Geschichte des ungrischen Reichs*, t. I, p. 282 et suiv., 347 et suiv. — Schafarik, t. II, p. 176 et suiv.

quête. Dans toute l'histoire des invasions barbares, on trouverait peu d'exemples d'une aussi grande migration [1]. Deux cent seize mille hommes en âge de porter les armes, ce qui supposerait une population totale de près d'un million, tels sont les chiffres adoptés par la tradition nationale, et l'on ajoute que cette multitude mit trois mois à traverser les Karpathes. On ne doit s'étonner ni de cette lenteur, ni de ce nombre immense, lorsqu'on songe d'une part à tous les chariots, à tous les ustensiles, à tout le butin que traînait après elle cette population mouvante [2], d'autre part au fréquent déplacement des masses oural-altaïques : d'ailleurs les Hongrois, pour s'établir en masse compacte et durable dans la plaine du Danube, ont dû être très-nombreux dès leur arrivée.

Le mot de multitude serait d'ailleurs mal choisi, car il donnerait l'idée d'une marche confuse et désordonnée. Or, cette nation était conduite avec une exacte et savante discipline admirée par un illustre connais-

1. Pour le récit qui va terminer ce chapitre, nous nous servirons surtout de l'Anonyme (ch. XII-L), seule relation détaillée de la conquête : Kézai et Thuróczy n'ont guère fait que la résumer. Des éléments légendaires se trouveront forcément mêlés à des faits historiques, mais il faut nous y résigner, car le partage exact est impossible à établir. Des textes de provenance byzantine ou germanique nous permettront sur certains points de contrôler, ou même de compléter, le vieux chroniqueur hongrois.

2. Regino (Pertz, I, 599) : uxores liberosque secum in plaustris vehunt, etc. — Suit une bonne description de mœurs nomades.

seur byzantin[1]. Ces corps vigoureux, habitués à toutes les privations du désert, ne succombaient ni au froid, ni à la chaleur, ni à la faim, ni à la soif. Durs au mal, aucune tâche ne leur semblait impossible, aucun ordre ne leur coûtait à exécuter : ils ne tremblaient que devant leurs chefs, auxquels ils reconnaissaient dans la guerre un pouvoir sans limite, et dont ils acceptaient sans murmurer les punitions les plus humiliantes. Actifs et silencieux, ils ne perdaient pas leur temps à de vaines disputes. Toutes les armes leur étaient bonnes, l'épée, l'arc, la lance; car ils savaient lutter à cheval et à pied; mais, cavaliers bien plus que fantassins, ils préféraient combattre sur leurs montures petites, rapides, infatigables, constamment exercées dans l'intervalle des campagnes; et les flèches étaient leurs armes favorites, car ils en avaient pris l'habitude dans leurs grandes chasses de la steppe, et lorsque le cavalier magyar bandait son arc de corne, on pouvait prédire qu'une nouvelle victime allait succomber. Dans leur ordre de bataille, ils étaient divisés en troupes de mille hommes chacune, également prêtes à se rapprocher pour former une seule masse ou à fondre sur l'ennemi, en escadrons mobiles, de

1. Léon VI, *Tactica*, ch. XVIII.— M. Horváth, dans un Mémoire intitulé *A Magyar honvédelem története* (Histoire de la défense nationale en Hongrie), établit que dans les premiers temps il n'y avait qu'une armée, la nation elle-même; et que depuis la conquête, une armée spéciale, composée d'étrangers et de bénéficiaires, devait se détacher peu à peu de l'armée nationale.

tous les côtés à la fois. Une nuée de flèches, lancées d'une seule bordée, préludait à l'attaque furieuse, irrésistible, et souvent une fuite simulée achevait, par une folle confiance, la déroute de l'ennemi[1].

A l'admiration que causèrent, en Orient comme en Occident, la vaillance, la discipline, l'habileté des Magyars, la terreur, l'horreur même se joignaient. Le type ougro-finnois, qui avait déjà frappé les imaginations plusieurs fois depuis quatre siècles, reparaissait dans toute son énergie primitive. La vie nomade, qui donne aux femmes des habitudes peu différentes de celles des hommes et à l'éducation des enfants une sorte de vigueur barbare; les repas de viande presque crue qui ont fondé la réputation des *Ogres*, et qui ont fait croire que les Magyars buvaient le sang et mangeaient le cœur de leurs ennemis; les cheveux coupés ras, les vêtements de peaux de bêtes, le cri de guerre aigu et sinistre augmentaient encore cette impression d'effroi[2]. Vinrent ensuite les maux de la conquête et

1. Outre Léon, loc. cit., Régino, loc. cit. : Vires corporum immensæ... perpaucas gladio, multa millia sagittis interimunt, quas tanta arte ex corneis arcubus dirigunt, ut earum ictus vix præcaveri possit... Pugnant procurrentibus equis, aut terga dantibus sæpe etiam fugam simulant..... Natura taciti, ad faciendum quam ad dicendum promptiores.

2. Liutprand (Pertz, III, 288) : Hungarorum gens, necis sitiens, etc.— Regino, loc. cit. Gens ferocissima et omni bellua crudelior... capillum usque ad cutem ferro cœdunt... eamdem ferocitatem feminis quam viris... carnibus, ut fama est, crudis vescuntur, sanguinem bibunt... C'est le point de départ de la légende des Ogres : remarquons que l'auteur est de

les expéditions rapides en Bulgarie, en Allemagne, en Italie, en France, et un concert de malédictions, mêlées d'une épouvante supertitieuse, s'éleva de toutes parts contre ces natures « à la fois bestiales et rusées, » contre ces « meurtriers d'enfants et de vieilles femmes, » ces « incendiaires ayant soif de sang. » Pourtant les Byzantins insistent beauconp moins que les Occidentaux sur la cruauté des Hongrois [1]. Ils se bornent à signaler leurs pillages, et il est bien possible que ces ravages célèbres n'aient pas été très-différents de ceux qui furent commis dans toutes les invasions barbares [2].

Avec leurs qualités militaires et la terreur qu'ils inspirèrent bientôt, les nouveaux-venus avaient une grande supériorité sur les états divisés, affaiblis, de l'ancienne Dacie et de l'ancienne Pannonie, et leur triomphe ne

Trèves, de la Gaule septentrionale. — V. aussi Giesebrecht *Gesch. der deutschen Kaiserzeit* (Brunswick, 1863, t. I, p. 169 et suiv.), et Dümmler, l. cit. p. 449. Les mêmes accusations de cruauté exceptionnelle abondent chez les historiens slaves.

1. Rambaud, loc. cit. p. 360. — L'Empereur Léon (Tactita, c. XVIII), leur fait cependant le reproche, qui semble peu mérité, de ne pas respecter les traités : μήτε συνθήκας φυλάττοντα.

2. C'est du moins la thèse constamment soutenue par les historiens hongrois. — Exceptons toutefois Bonfinius, chroniqueur bien dépourvu de critique, au moins dans la première partie de ses « Décades » (Bâle, 1568, in-folio, p. 180) ; mais son but est évident : il exagère la férocité des Magyars pour faire ressortir leur mansuétude depuis le onzième siècle.

devait pas se faire attendre. Les princes menacés étaient loin de songer à une ligue défensive; ils furent attaqués séparément, négocièrent ou se défendirent avec égoïsme, et succombèrent l'un après l'autre, en un petit nombre d'années.

Lorsque la nation magyare déboucha lentement sur la vallée de la Latorcza (894), le premier État menacé fut celui de Zalán. Les Slaves de cette région ne se soucièrent point, non plus que les Valaques, de s'exposer à une lutte inégale pour leur souverain bulgare : le bassin du Danube était déjà la terre classique des rivalités de race. Les soldats d'Arpad, loin d'être mal reçus par la population, en obtinrent aisément tout ce qui leur était nécessaire, et surpris de tant de facilité après les fatigues de leurs longs voyages, ils arrivèrent jusqu'auprès d'Ugocsa : dans cette forteresse, ils célébrèrent par des sacrifices et par une fête de quatre jours l'heureux début de leur conquête. Le chef de ce district nommé Laborcz, un Bulgare sans doute, ayant voulu se dérober par la fuite à leurs exigences, fut atteint et pendu sur les bords d'une rivière qui a gardé son nom[1]. Un château, qui s'était défendu, fut pris, démantelé, et ses défenseurs chargés de chaînes.

Zalán, qui voyait une partie de ses sujets abandonner sa cause, et les autres effrayés de ces premiers exemples, ne pouvait songer à une résistance sérieuse. Toutefois, il ne crut pas devoir laisser percer trop de découragement, et ses ambassadeurs vinrent tenir un

1. La Laborcza, affluent de la Theiss, comme la Latorcza.

assez ferme langage au camp des envahisseurs : leur maître défendait au duc Arpad de passer le Bodrog, sous peine de se voir attaquer par les Bulgares alliés aux Grecs. Arpad répondit sans se fâcher qu'il se contenterait du pays limité par les montagnes et la rivière Sajó, et il envoya trois de ses lieutenants auprès de Zalán pour conclure avec lui cet arrangement. Ils étaient chargés en outre d'offrir de grands présents au prince bulgare : des chevaux blancs, des chameaux, de jeunes garçons cumans, de jeunes filles ruthènes, des vêtements dorés et des fourrures d'hermine. En échange de si belles offrandes, il ne demandait que deux bouteilles de l'eau du Danube et un peu d'herbe de la bruyère d'Alpar, afin de les comparer aux herbes de la Scythie et à l'eau du Tanaïs.

Libre de toute inquiétude du côté de Zalán, qui n'avait aperçu aucune perfidie dans ce singulier échange, Arpad transporta son camp plus au sud, dans le pays de Szerencs et de Tokay. De là, pour déterminer et garantir la frontière du nord, il envoya Bors, fils de Böngör, qui à la tête de ses Kabars longea les rives du Sajó, bâtit une ville qui reçut le nom de Borsod, continua jusqu'au sommet du Tatra et revint avec de nombreux ôtages : les limites de la Hongrie et de la Pologne étaient dès lors fixées, et les Ruthènes venus avec les Hongrois s'établissaient au pied des Karpathes.

Deux autres chefs, Usud et Veluk, furent chargés de traverser la Theiss et d'aller trouver à Bihar l'autre prince bulgare Menmarót; ils lui demandèrent de céder les bords du Szamos. Menmarót se montra dis-

posé à traiter Arpad comme un hôte, mais il refusa de lui abandonner aucun territoire, et il blâma publiquement la faiblesse de Zalán. Il ne montra pourtant pas une plus grande vaillance ; car on ne voit pas qu'il ait rien fait pour arrêter l'invasion dans ses domaines, lorsqu'ils furent attaqués par les deux corps d'armée de Thas et de Szabolcs. Thas arriva sur le Szamos et bâtit la forteresse de Sarvar ; Szabolcs remarqua dans la région de la Theiss une bonne position militaire, et y bâtit la forteresse qui a gardé son nom. Quelques soldats étaient laissés dans ces remparts improvisés, et les populations voisines, après avoir aidé à la construction, devaient contribuer à la défense. Les guerriers de Menmarót essayèrent de préserver Szathmar, mais Thas et Szabolcs réunis s'en emparèrent.

Restait la Transylvanie proprement dite, le pays au delà de la grande forêt de Nyr, le pays habité par les descendants d'Attila, mais surtout par des Valaques et des Bulgares. Tuhutum, avec son fils Horca, fut chargé de cette conquête [1], qui s'annonça d'abord comme une simple promenade à cheval : ils n'avaient que la peine de désigner les bornes de l'Empire magyar, et les habitants fermaient ces défilés avec des pierres et des troncs d'arbre. Des espions servaient d'éclaireurs à l'armée : ils revinrent disant que dans le royaume de Gelu, se trouvaient de l'or et du sel, et

1. Szilágyi : *Erdélyország történelme* (Histoire de la Transylvanie, t. I, p. 13. — *Erdély*, en hongrois, est exactement traduit par *Silvania*.

que ces richesses étaient mal défendues par des habitants lâches et peu armés. Tuhutum envoya demander permission de livrer bataille, et Arpad y consentit après avoir délibéré avec son conseil. Gelu fut vaincu, et tué dans sa fuite. Les habitants de toute race jurèrent fidélité au conquérant, dans un lieu qui a retenu le nom de « lieu du serment (*eskülló*) » : telle fut l'origine d'une principauté à la fois distincte et partie intégrante de la Hongrie.

Lorsqu'on regarde la carte un peu attentivement, on ne peut s'empêcher d'admirer le plan stratégique de cette conquête; et toutefois ce plan est assez simple et assez naturel pour qu'on ne puisse pas l'attribuer aux fantaisies tardives du chroniqueur. La position centrale choisie par Arpad allait permettre, après de grandes réjouissances motivées par les succès de Szabolcs et de Tuhutum, des expéditions, non plus au nord et à l'est, mais à l'ouest et au midi. Zalán, ayant conscience de sa faiblesse, céda encore une partie de son territoire jusqu'à la rivière Zagyva, et bientôt l'armée hongroise atteignit les frontières de la Grande-Moravie, affaiblie par les querelles des fils de Swatopluk.

Ici recommencent de grandes obscurités : chose difficile à croire, nous ne savons ni quand ni comment s'est écroulé l'Empire morave. Sa chute n'a produit aucun écho et n'a laissé aucune trace. Quelques rares indications d'annales ou de chroniques dont les auteurs étaient éloignés de ce grand désastre par la distance ou par le temps; quelques récits tardifs et suspects,

voilà toutes les sources auxquelles nous pouvons puiser. Il en résulte que la destruction finale de la puissance fondée par Swatopluk est rapportée par les uns à l'année 896, par les autres à 906. Bien que la seconde date, beaucoup plus probable, nous conduise tout à la fin de la vie d'Arpad, nous allons entreprendre dès maintenant cette partie un peu conjecturale de notre récit.

Les princes moraves ont-ils reçu quelque ambassade? Swatopluk[1] aurait vu venir avec plaisir Kusid, fils de Kund, et le voyant remplir une bouteille d'eau du Danube et prendre un peu d'herbe et de terre, se serait écrié : ce sont là des hôtes, des cultivateurs. Mais Arpad quelques jours plus tard aurait versé l'eau dans la corne dont il se servait pour boire, et appelé sur ce symbole de la conquête la bénédiction divine. Un beau cheval blanc, avec une selle d'Arabie et un frein doré, aurait été envoyé à Swatopluk, toujours plus enchanté de pareils hôtes : il ne savait pas que le cheval, la selle et le frein payaient la terre, l'eau et l'herbe du pays[2]. Cette anecdote, plus qu'invraisemblable, puisée sans doute aux mêmes sources poétiques que le récit de l'ambassade de Zalán, ne nous renseigne pas sérieusement sur les préliminaires de la guerre.

Les guerriers magyars étaient sous la conduite de Zuard, de Cadusa et de Huba, qui envahirent le pays de Gömör et de Nógrad. Les habitants ne leur oppo-

1. S'agit-il ici de Swatopluk II, ou y a-t-il quelque confusion entre le grand Swatopluk et Mojmir II?

2. Thuróczy (l. II, ch. III).

saient aucune résistance, ils donnaient des ôtages et recevraient en échange divers présents. Sur les bords du Gran les difficultés commencèrent, et la marche en avant fut pour quelque temps arrêtée. Une partie de l'armée s'établit sur divers points de la rive pour construire, avec l'aide des habitants, des fortifications de pierre ou de bois, destinées à contenir les incursions des Polonais et des Tchèques. Entre le Gran et le Waag, un chef slave nommé Zobor, le seul dont le nom ne soit pas tombé dans l'oubli, résista vaillamment, mais il fut vaincu, et pendu sur une montagne qu'on appelle encore aujourd'hui le mont Zobor. Toutes les défenses disposées par les Moraves sur les bords du Waag furent également emportées. C'est probablement dans ces régions montagneuses que la lutte se prolongea, non sans quelque retour de fortune pour les Moraves, car nous voyons qu'ils furent vainqueurs en 902[1] d'une partie de l'armée hongroise.

C'est la dernière lueur qui nous guide au milieu de ces ténèbres historiques. Nous ne savons pas comment, dans les années qui suivirent, la Moravie perdit toute existence nationale et fut partagée entre les Hongrois, les Allemands et les Bohêmes : « Le pays, comme son » prince, a dit un patriote slave, s'évanouit parmi les » peuples de l'Europe; les villes et les forteresses si » fières ne sont plus, et sur la désolation universelle » règne un silence profond[2]. »

1. Herimanni Augiensis *Chronicon*, Ann., 902, (Pertz, V) : Ungarii Marahenses petunt, pugnaque victi, terga verterunt.

2. Palacky, I, 155. — A part l'Anonyme, les sources hon-

Cependant Zalán et Menmaról conservaient une partie de leurs États ; mais dans des conditions tellement précaires et en face de telles exigences que la patience leur échappa. Le dernier effort de Zalán ne manqua pas de grandeur. Sur les bruyères d'Alpar, au milieu de l'Alföld, eut lieu la bataille décisive. La nuit qui précéda, aucun des deux princes ne voulut dormir : ils attendaient le jour, tenant par la bride leur cheval tout harnaché. Lehel, fils de Thas, donna le signal de l'attaque en soufflant dans son cor de chasse ; Bulcs, héros sanguinaire, portait le drapeau national. Presque tous les Bulgares périrent sous les coups des Magyars ou dans les eaux de la Theiss. Zalán s'enfuit jusque dans Belgrade, où il implora le secours de Siméon : en avant de cette ville admirablement située au confluent du Danube et de la Save, rien ne résistait plus.

La conquête était désormais assez avancée pour qu'on pût songer à l'organiser. Non loin du champ de bataille et de la ville actuelle de Szegedin fut tenue une

groises ne consistent que dans le résumé confus de Kézai et dans les légendes de Thuróczy. Constantin (ch. LX, LXI), ne nous apprend guère que le fait même de la chute de l'Empire de « Sphendoplocos. » — Une seule phrase suffit à Nestor pour toute la conquête de la Hongrie. — Quelques mots de Regino, (Ann., 894) : regnum filii ejus (de Swatopluk) pauco tempore infeliciter tenuerunt, Ungaris omnia usque ad solum depopulantibus — et quelques renseignements encore plus secs d'autres annales représentent le contingent des documents germaniques. — Dans des ouvrages déjà cités, Dümmler (t. II, p. 441), Palacky et Dudik (p. 351), constatent cette obscurité et s'en étonnent.

grande asssemblée, composée de chefs de tribu, de chefs de famille, de nombreux hommes libres. Les terres furent partagées; l'établissement des tribus, leurs conditions de dépendance ou d'indépendance relative furent mieux réglées; on fixa une peine pour chaque genre de délit; et l'espace où campa cette première Diète hongroise a reçu le nom de Lande de l'Organisation[1].

Il fallait poursuivre Zalán et le priver de toute alliance : Lehel, Bœlcs et Botond parurent devant Belgrade et franchirent le Danube. Que se passa-t-il dans cette campagne? Les Magyars, d'après leurs traditions, auraient contraint Siméon à abandonner la cause de Zalán, à donner son propre fils en ôtage, à payer tribut, et ils auraient pu remonter la vallée de la Save jusqu'à la Croatie conquise une première fois. C'est peut-être à cette expédition qu'il faudrait rapporter la fabuleuse légende des exploits de Botond : ce chef, arrivé devant Constantinople, aurait d'un coup de sa doloire pratiqué dans la porte d'or un trou assez large pour donner passage à un enfant de cinq ans[2]. Les Slaves au contraire parlent d'une défaite infligée aux Hongrois par les Bulgares, et les Allemands confirment cette donnée, tout en avouant que les chrétiens, d'abord vaincus, n'ont fini par rester les maîtres du terrain qu'avec des pertes énormes. On sait mieux ce

1. *Puszta-szer.*

2. Cette légende, d'ailleurs absurde et dépourvue d'intérêt, se rapporte peut-être à l'une des invasions ultérieures, à celle de 934, par exemple.

qui se passa du côté de la Temes : Glad, vaincu par Zuard et Kadosa, fut obligé de se soumettre, et la Hongrie atteignit sa longue frontière naturelle des Karpathes.

C'était dès lors sur l'occident que devaient peser tous les efforts d'Arpad. Il chercha une position centrale et facile à défendre, d'où il pût envoyer ses ordres ou diriger lui-même son armée. Il choisit l'île de Czepel, arrosée par les deux bras du Danube, non loin de l'ancien camp d'Attila et de la moderne ville de Pesth. Dans cette île ducale, protégée par le fleuve contre toute aggression, de nombreux ouvriers élevèrent en peu de temps un palais barbare, avec des demeures pour les principaux chefs, pour les sept princes des tribus. Les chevaux laissés en liberté broutaient les grandes herbes de l'île, et se reposaient de leurs voyages précipités.

C'est au Nord de cette résidence, mais sur la rive droite du fleuve, que la tradition plaçait le camp d'Attila. Un conseil des chefs décida que l'on commencerait de ce côté la conquête de la Pannonie. Arpad franchit le Danube et établit son camp près des sources d'eau chaude déjà célèbres, qui ont contribué à la fondation et à l'accroissement de la ville de Bude. D'après le chroniqueur anonyme qui retombe ici dans la légende, les guerriers magyars auraient admiré les restes splendides du palais du roi des Huns; ils y auraient même célébré de grandes fêtes, rangés devant des tables inépuisables, au son des lyres, des flûtes et des chants des jongleurs. Les chefs étaient servis dans

des vases d'or, les simples guerriers dans des vases d'argent; car Dieu leur donnait toutes choses, et les habitants du pays s'empressaient de leur apporter leurs trésors. Maître d'avance de toutes les terres, Arpad les distribuait à ses fidèles. Pour que rien ne manquât à ces réjouissances, des tournois à la lance et au bouclier se renouvelaient chaque jour, pendant que les jeunes gens s'exerçaient à lancer des flèches.

Le plan stratégique de la conquête nous ramène à l'histoire sérieuse. On y reconnaît la même science militaire, les mêmes combinaisons heureuses et simples qu'admiraient les tacticiens de Byzance. Un corps d'armée, conduit par Ete et Bojta, suivit les bords du Danube jusqu'à la Drave et même au delà; un autre, sous les ordres d'Usub, longea le Bakony et marcha sur Weszprim pour conquérir le pays en deçà du lac Fertö (Neusiedl). L'armée principale, commandée par Arpad, remonta la vallée du Raab et s'établit sur la montagne appelée depuis Mont-Saint-Martin, l'un des sanctuaires de la Hongrie chrétienne. Toutes ces expéditions réussirent; et pour couronner cette série de succès, Menmarót vaincu par la troupe d'Usub, jointe aux Székely venus à la rencontre de leurs frères, accorda son unique héritière à Zoltan, fils d'Arpad. La Hongrie avait dès lors ses limites définitives, celles que les succès ou les revers pourront modifier, mais auxquelles elle reviendra toujours.

Il est temps d'envisager la portée de ce grand fait et sa place dans l'histoire de l'Europe; car voilà bientôt un millier d'années qu'il s'est accompli, et les consé-

quences en durent encore : ce n'était pas la simple immigration d'un nouveau peuple finnois destiné à disparaître comme les Huns et les Avares, ou à être absorbé comme les Bulgares par la population vaincue. Les qualités intellectuelles des Magyars, élite des races altaïques, leur vigueur physique, leur nombre immense, leur patriotisme déjà vivace devaient les garantir contre toute chance de destruction lente ou rapide. Pendant des siècles, surtout dans les temps modernes, la mauvaise fortune devait épuiser sur eux tout ce qu'elle a d'amer et de cruel, sans les effacer de la liste des peuples, sans même les empêcher de prendre en Europe une importance croissante. Aussi la conquête d'Arpad est-elle appréciée presque toujours avec passion par les peuples qui en ont ressenti le contre-coup.

Les Slaves ont reçu une atteinte mortelle de ce coin d'acier qui s'est enfoncé dans leur masse compacte et qui l'a désagrégée pour toujours : « L'invasion des Magyars, dit Palacky [1], est le plus cruel malheur que notre race ait jamais subi. Du Holstein au Péloponèse s'étendaient des peuples slaves, peu unis et de mœurs différentes, mais partout actifs et préparés à la civili-

1. *Gesch. V. Bœhmen*, t. I, p. 195. — Le patriotisme moderne des Magyars a célébré ces temps héroïques dans des poëmes épiques, dont les principaux sont : *Arpad*, de Raday, la *Fuite de Zalan*, de Vörösmarty; *Arpad*, d'André Horváth; la *Bataille de Kiew*, de Debreczeni. — M. Szabó (*Magyar vezérek kora*, p. 137 et suiv.), exprime une grande et juste admiration pour le génie d'Arpad.

sation. Au milieu de cette ligne étendue, un noyau se formait par les efforts de Swatopluk. De même que sous l'influence latine la monarchie franque s'était formée en Occident, de même un empire slave pouvait, sous l'influence byzantine, se former en Orient, et la destinée de l'Europe orientale fût devenue tout autre. L'arrivée des Magyars au cœur de l'organisme naissant anéantit ces espérances. » Pour les Occidentaux, ce qui doit dominer, c'est la reconnaissance des services que la Hongrie a rendus à la civilisation, d'abord en mettant son corps en travers du chemin de la Barbarie, et plus tard par son indomptable attachement à la liberté.

CHAPITRE IV

PÉRIODE D'INCURSIONS ET DE REVERS.

Jetés par la conquête au milieu des peuples européens, les Magyars ne pouvaient renoncer brusquement à leur vie antérieure : habitués aux longues migrations, aux courses, au butin, un établissement ne pouvait être encore pour eux qu'une étape. Pendant trois quarts de siècle, non contents du riche pays qu'ils s'étaient appropriés, ils portèrent dans les contrées voisines le ravage et la désolation. Ce n'était pas méchanceté diabolique, comme le croyaient leurs contemporains, c'était habitude prise depuis des siècles : ils ne concevaient encore leur existence nationale que comme un déplacement continuel ; et ne se trouvant plus comme jadis dans un libre espace, dans un courant de peuples nomades comme eux-mêmes, se trouvant au contraire enfermés entre des nations sédentaires et compactes, leurs déplacements devinrent destruction, incendie, pillage. Peut-être aussi se sentaient-ils entourés d'ennemis, et croyaient-ils nécessaire de sauvegarder leurs frontières en prenant l'of-

fensive[1]. Leur Constitution intérieure facilitait et multipliait ces expéditions ; même dans l'intervalle des guerres, chacune des tribus était libre d'envahir l'Allemagne, l'Italie, la France ; et cela pouvait durer tant que les Hongrois conserveraient leur première fougue belliqueuse, surtout tant qu'ils ne rencontreraient pas au dehors, de barrière assez forte pour les arrêter.

Or l'état de l'Europe, dans la première moitié du dixième siècle, se prêtait à merveille à des incursions capricieuses. Le vieil empire byzantin, malgré son irrémédiable décadence, était encore de tous les États le plus résistant : il y avait à Byzance, et sur le trône même, tant de science, tant d'esprit, tant de pénétration politique, tant de souvenirs de la tactique romaine[2] ! Mais l'Occident, réputé si vigoureux, était livré à l'anarchie : quel était le pays capable de repousser d'immenses hordes de cavaliers rapides et de merveilleux archers ? Était-ce l'Italie, en proie à tous les désordres et à toutes les hontes, depuis la Chaire pontificale jusqu'à la royauté, disputées l'une et l'autre au milieu de la boue et du sang ? Était-ce la France, au Nord comme au Midi dépourvue de tout lien na-

1. Telle est la thèse soutenue notamment par Szalay (I, 67).

2. L'ouvrage déjà cité de M. Rambaud donne une haute idée des souverains byzantins, un peu calomniés par les préjugés historiques. — V. aussi un article de M. L. Drapeyron sur l'Empire grec dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1872.

tional et tombée dans une profonde faiblesse? Était-ce enfin l'Allemagne, où les grandes familles ducales songeaient bien plus à leurs rivalités qu'à la défense des frontières[1]? C'est pourtant l'Allemagne qui devait plus tard, sous les deux premiers rois de la Maison de Saxe, arrêter les Hongrois par un double désastre, et les forcer à s'ouvrir un nouvel avenir.

Les incursions commencèrent du vivant même d'Arpad, sans qu'il paraisse y avoir eu la moindre part, plusieurs années avant l'achèvement de la conquête que nous venons de raconter. Il est, du reste, très-difficile d'attribuer des dates précises à ces expéditions, notamment à celles d'Italie[2]; très-difficile même de les compléter, à cause du désaccord et de l'insuffisance des documents, et parce que chaque année sans doute une horde indépendante, à défaut de l'armée principale, recommençait la course qui avait rapporté du butin l'année précédente. La Styrie et la Carinthie, où les Hongrois semblent avoir rencontré une résis-

1. Consulter sur l'état de l'Allemagne à cette époque : en français, le deuxième volume de l'*Histoire d'Allemagne*, de M. J. Zeller; en allemand, MM. Dümmler et Giesebrecht.

2. Dandolo, dans le *Chronicon Venetum* (Muratori, t. XII, p. 197), donne la date de 906, et Liutprand (Pertz, III, p. 292), celle de 899, date plus probable, et confirmée par les *Ann. Sangall.* (Pertz, I, 77), et celles de Fulde (Pertz, I, 415). — Regino propose une date intermédiaire (901). — Les deux relations les plus détaillées sont celles de Dandolo et de Liutprand, dans lesquelles il nous paraît évident qu'il s'agit d'une seule et même campagne principale.

tance parfois victorieuse[1], furent le chemin qui les conduisit en Italie. C'est en automne qu'ils dirigèrent leur première tentative de ce côté; mais ils s'arrêtèrent sur les bords de la Brenta pour y établir leur camp, et selon leur usage, ils ne voulurent pas s'aventurer au loin sans s'être renseignés sur l'état du pays qu'ils se proposaient d'envahir. Leurs espions leur apprirent que la population était nombreuse, les villes bien fortifiées. Ils résolurent donc de différer jusqu'au printemps une campagne sérieuse. L'hiver ne fut pas perdu pour cela : des armes furent fabriquées, des flèches aiguisées, et la jeunesse se livra à des exercices guerriers.

Le printemps venu, une nombreuse armée, encore peu exercée au siége régulier des places, mais très-habile à traverser les rivières, franchit le grand espace qui sépare le col de Tarvis du Tessin; mais une fois auprès de Pavie, elle apprit que le roi Bérenger réunissait sur les bords du Pô une multitude d'hommes armés, venus de toutes les contrées de l'Italie. A cette nouvelle, une panique telle qu'en ont souvent les armées de cavaliers, s'empara des Magyars ; ils s'enfuirent en désordre du côté de l'Adda, et beaucoup d'entre eux périrent au passage de cette rivière. Leurs chevaux étaient fatigués, Bérenger menaçait de les envelopper : ils voyaient la défaite inévitable. Désespérés, ils demandèrent au roi d'Italie de les laisser se retirer en

1. *Ann. Sangall.*, 900 : Norici cum Agarenis pugnaverunt, et partem ex eis occiderunt.

abandonnant leur butin. Mais les Italiens et leurs chefs étaient remplis d'orgueil; ils croyaient les Hongrois si infailliblement perdus qu'ils cherchaient non des armes pour les tuer, mais des chaînes pour les emmener captifs. Ils ne voulurent entendre à rien, et perdirent du temps en réjouissances prématurées.

Tant d'orgueil devait porter des fruits amers. D'abord les Italiens laissèrent l'ennemi leur échapper, et les gagner de vitesse jusqu'à Vérone. Là, il est vrai, les chevaux des Hongrois refusent de les porter; mais le désespoir leur donne la force de vaincre une avant-garde italienne lancée à leur poursuite, et ils arrivent sur la Brenta. Impossible d'aller plus loin, ils offrent donc une seconde fois tout leur butin, tous leurs captifs; bien plus, leurs chevaux et leurs armes; plus encore, leurs propres fils en ôtages, et la promesse de ne jamais revenir en Italie. Nouveau refus. Alors, séparés par la Brenta de l'armée de Bérenger, ils prennent d'habiles dispositions pour passer à propos la rivière. Les Italiens faisaient tranquillement leur repas lorsqu'ils voient leur camp inondé de Magyars; avant de pouvoir rejoindre leurs chevaux, ils sont égorgés. Dans ce désastre, les rivalités qui ont si souvent perdu l'Italie reparaissent plus envenimées : au lieu de faire un vigoureux effort pour se secourir mutuellement, ils se livrent les uns les autres aux coups de l'ennemi. Vingt mille hommes restèrent sur le champ de bataille, et l'Italie fut désormais sans défense.

Venise n'étaient pas loin, et les vainqueurs essayèrent de s'en emparer, ne se doutant pas des difficultés

d'une telle entreprise. Alors commença entre le royaume barbare du Danube et la république civilisée de l'Adriatique une guerre intermittente, mais séculaire. Les préparatifs des aggresseurs étaient trop grossiers pour triompher d'une marine déjà puissante. Ils ravagèrent quelques-unes des îles des lagunes, mais le doge Pierre, à la tête de la flotte, les vainquit. Cette tentative manquée découragea peut-être les héros de la Brenta. Bérenger obtint leur départ en leur laissant tout ce qu'ils avaient pris, et en y ajoutant des présents et des otages[1].

A peu près en même temps eut lieu la première lutte contre l'Allemagne, et cet événement-là est encore moins bien connu que le précédent. Il est certain que les Bavarois, dont le pays fut envahi jusqu'à Ratisbonne, ont eu à supporter ce premier choc; mais faut-il croire au guet-apens qu'un texte suspect imputerait aux Bavarois[2] : auraient-ils feint de convoquer les Magyars à un festin de réconciliation, et profité de leur confiance pour les massacrer? Faut-il croire au contraire que les Allemands ont remporté ce succès sans manquer aux lois de l'honneur? D'après les Annales de Fulde, ce seraient les Hongrois qui, ayant espionné la Bavière sous prétexte de négociations pacifiques, l'auraient dévastée sur un large espace en un

1. Le récit le plus complet est celui de Liutprand. Dandolo insiste naturellement sur Venise; les Annales de Fulde indiquent le nombre des Italiens tués sur la Brenta.

2. *Ann. Sangall.* : Agareni a Baioariis ad *prandium* vocati. — Pray, (*Ann. vet.*), croit qu'il faut lire ad *prœlium*.

seul jour ; et le comte Liutpold, pour venger cet attentat, aurait réuni ses troupes à celles de l'évêque de Passau, et infligé aux barbares une défaite signalée[1].

Quoi qu'il en soit, l'Allemagne fut tranquille jusqu'à la mort d'Arpad (907). Le conquérant ne s'était point occupé de ces expéditions stériles, ses soucis étaient ailleurs : il organisait le pays selon les ressources naturelles de son génie barbare, et il travaillait à faire reconnaître son fils Zoltan, dernier survivant de toutes ces batailles, comme chef suprême des tribus. Toute conquête a pour résultat, au moins pendant une certaine période, de fortifier et de concentrer le pouvoir ; car il est de l'intérêt de tous les auteurs de la conquête, s'ils veulent en conserver le profit, de se grouper autour d'un souverain. Zoltan fut donc reconnu avec acclamation, et peu de temps après Arpad mourut. Les historiens hongrois remarquent que si rien n'est resté du tombeau qui, au pied des rochers de Bude, reçut les restes de ce grand homme, l'empire fondé par lui vit encore au bout de dix siècles[2].

La puissance ducale passait brusquement des mains d'un conquérant formidable et expérimenté aux mains d'un enfant de onze ans, à la blonde et fine chevelure. Il ne semble pourtant pas qu'il se soit élevé contre Zoltan aucune sédition ni aucune rivalité ; mais les Allemands, constamment menacés, profitèrent avec joie de ce changement pour réunir une nombreuse armée

1. *Ann. Fuld.* (Pertz, I, 415).
2. Fessler-Klein : L. I, ch. III.

sous le commandement de l'archevêque Hatto et du duc Liutpold. Ils ne savaient pas que des généraux tels que Lehel et Bulcs remplaçaient dignement le fondateur de l'empire magyar. Dans la bataille qui eut lieu non loin de Presbourg (907)[1], premier engagement sérieux entre les deux peuples, la cavalerie hongroise, avec sa course furieuse tout ensemble et disciplinée, avec ses fuites simulées et ses volées de flèches, anéantit l'armée féodale, surprise et épouvantée de cette manière de combattre. Presque tous les chefs Allemands restèrent sur le champ de bataille : l'énumération des seigneurs et des prélats qui y trouvèrent la mort rappelle les listes sanglantes de notre histoire, celle de Monstrelet sur Azincourt.

Le dernier carolingien de Germanie, Louis L'Enfant, vit dès lors son royaume envahi de tous côtés, Bavière, Souabe, Franconie. A dix-huit ans, il connaissait autant de misères qu'en aurait pu connaître un souverain vieilli dans les épreuves. Il voulut, par un de ces derniers efforts dont se sont montrés capables à certaines heures même les plus faibles descendants de Charlemagne, venger la défaite de Presbourg : sur les bords du Lech, près d'Augsbourg, il tenta la revanche et ne trouva qu'un nouveau désastre (910)[2]. Le camp

1. *Ann. Alamanni* (Pertz, I, a. 997) : pauci christianorum evaserunt, interemptis multis episcopis comitibusque (Liutpold, l'évêque de Passau, etc.). — *Ann. Sangall.* (Pertz, I, a. 900). — Dümmler, (l. cit., 543 et suiv.).

2. Le récit le plus détaillé de cette bataille est celui de Liutprand (Pertz, III, 288).

germanique fut surpris comme naguère le camp italien : beaucoup furent égorgés, non pendant leur repas cette fois, mais pendant leur sommeil. Toutefois les rangs se reformèrent, et la lutte fut soutenue assez sérieusement pour que le roi Louis parût un moment victorieux. Mais la fuite des Hongrois était simulée comme toujours : les Allemands, dispersés dans une imprudente poursuite, sont entourés de toutes parts. Bientôt dans les bois, dans les champs, sur les bords du fleuve rouge de sang ce n'est plus que cadavres d'hommes et de chevaux. La vraie poursuite eut lieu, au son du cor et de la trompette, et peu de fuyards échappèrent. C'en était fait, l'Allemagne était ouverte, et bientôt une simple dalle recouvrait, comme elle les recouvre aujourd'hui encore, les restes du malheureux roi, *Ludwig das Kind.*

L'avénement de Conrad Ier au trône germanique ne changea rien : il dut subir l'humiliation du tribut annuel; désormais l'Allemagne était impunément traversée. Déjà depuis quelques années (906?) les Dalemінces, peuple slave des bords de l'Elbe, avaient appelé les Hongrois contre les Saxons[1] et les cavaliers du Danube arrivaient jusque dans la Thuringe. Ils profitaient d'ailleurs avec une grande habileté des discordes de leurs ennemis : le duc Arnulf de Bavière s'entendait avec eux contre Conrad, devenait même leur allié. Bientôt ils arrivaient à Bâle, et envahissaient une première fois (910-912) l'Alsace et la Lor-

1. Dümmler (l. cit.). — Widuchind (Pertz, III, 425).

raine, où ils détruisaient, d'après les chroniques locales, les monastères de Saint-Dié et de Remiremont[1], pendant que les paysans et les moines se retiraient sur les montagnes, emportant les corps de leurs saints. Quelques années plus tard les mêmes provinces furent encore attaquées; le seul archevêque de Reims fit des préparatifs pour les sauver, mais le roi de France n'osa quitter sa forteresse de Laon. Dès lors, cette région de la Gaule fut exposée à des dévastations périodiques qui apparaissent dans les traditions locales plus nombreuses peut-être qu'elles n'ont été réellement, à cause de la négligence chronologique de cette époque[2].

L'attention de Zoltan fut attirée d'un tout autre côté par les discordes de l'Italie. Bérenger, en lutte avec le roi de Bourgogne et avec ses propres sujets,

1. Dussieux : *Essai historique sur les invasions des Hongrois en Europe et spécialement en France.* Paris, 1839 : p. 30 et suiv. Ce travail, loué par Chassin et Am. Thierry, trop sévèrement attaqué en Hongrie par Szalay et M. Szabó, n'a aucune prétention ethnographique; il n'est pas d'une chronologie très-sûre, au moins pour les guerres d'Italie; mais il conserve, après trente-cinq ans, une valeur très-sérieuse au point de vue spécial des invasions en France, racontées avec l'aide des vieilles histoires provinciales, l'Histoire de Toul, l'Histoire de Verdun, l'Histoire du Languedoc, surtout la collection de dom Bouquet et la *Gallia christiana.*

2. Nous avons constaté, en comparant les textes relatifs à la guerre d'Italie racontée ci-dessus, que les documents donnaient plusieurs dates pour une seule campagne. Nous serions portés à croire que cette observation peut s'appliquer aux invasions en France.

appela un corps hongrois à son secours (921). Cette trahison envers son pays lui fut d'abord utile. Deux de ses ennemis, Gieselbert et Adalbert, furent attaqués brusquement par des détachements hongrois qui avaient suivi des chemins imprévus : Gieselbert chargé de chaînes fut livré au roi félon ; Adalbert s'enfuit sous le déguisement d'un valet d'armée, et ne fut pas reconnu par les cavaliers barbares, qui cherchaient un homme éclatant d'or et de pierreries[1]. L'année suivante, des détachements, à la faveur de l'anarchie universelle, parvinrent jusqu'en Apulie, non sans menacer la ville de Rome[2]. Bientôt Bérenger fut assassiné, et Zoltan, devenu un brillant guerrier de vingt-cinq ans, ne laissa pas échapper cette occasion de gloire militaire. Sous prétexte de venger son allié, il envahit l'Italie du Nord, et arriva devant les murs de Pavie (924)[3]. Les Hongrois avaient fait quelque progrès dans l'art d'assiéger les places : la glorieuse cité lombarde fut entourée d'un cercle de retranchements, et le camp magyar, formant une seconde ligne, empêcha toute sortie. Pavie fut incendiée, et à cette lueur sinistre, qui consumait les palais et les églises, un grand massacre commença. S'il faut en croire Flodoard, très-éloigné du lieu du désastre, et suspect d'exagération comme tous ses contemporains,

1. Liutprand (Pertz, III, p. 299).

2. *Ann. Benevent.* (Pertz, III, 175), et *Ben. S. Andreæ Chron.*, (Pertz, III, 714).

3. Sur le siége et la destruction de Pavie V. Liutprand (ibid., p. 303), et Flodoardi *Annales* (Pertz, III, ann., 924).

il ne serait resté que deux cents habitants de cette population nombreuse ; encore n'auraient-ils racheté leur vie et l'emplacement désolé de leur cité qu'en cherchant pour leurs vainqueurs l'argent fondu sous les décombres.

Rien ne résistant plus dans l'Italie du Nord, une troupe de Hongrois arriva au pied des Alpes. Nous savons par le passage des Karpathes que les chaînes de montagnes n'étaient pas pour les arrêter. Ils s'engagèrent même avec quelque imprudence, car le roi Raoul et le comte Hugues de Vienne furent sur le point de les envelopper à la descente des défilés. Ils s'échappèrent par des gorges réputées impraticables et se répandirent dans la vallée du Rhône. Cette expédition, toutefois, ne leur réussit guère : ils perdirent une partie de leur arrière-garde dans la poursuite que leur firent subir Hugues et Raoul ; et leur avant-garde, parvenue jusqu'à Toulouse, fut repoussée par le comte Raymond Pons (923). Une épidémie signalée par une enflure de la tête et par la dyssenterie les décima encore[1]. Leurs débris retournèrent en Italie.

Pendant ces expéditions méridionales, l'Allemagne était oubliée : heureusement pour elle[2], car à cette époque la rivalité de la Franconie et de la Saxe, puis après la mort de Conrad, l'avénement de Henri l'Oiseleur (919), le changement profond introduit dans la

1. Flodoard (loc. cit.), et Dussieux, p. 35, d'après la *Gallia christiana*, VI, 302.

2. Giesebrecht, I, 220.

situation de l'Allemagne par l'élévation de la dynastie saxonne, auraient livré ce pays, presque sans défense, à l'invasion. Le roi Henri eut donc le temps de reconnaître et d'affermir son pouvoir; il était à l'abri d'une surprise lorsque, sous pretexte de défendre les Wendes, tribu slave, les Hongrois arrivèrent jusque près de Goslar. Toutefois, les Germains du Nord n'étaient pas encore assez organisés pour opposer une bien sérieuse résistance; ils furent sauvés par un hasard heureux qui fit tomber entre leurs mains un très-noble chef : on a supposé que c'était le duc Zoltan lui-même, car les Magyars, désolés, s'arrêtèrent[1], et offrirent pour sa rançon de grandes sommes en or et en argent. Le roi Henri refusa tous ces trésors, car le métal précieux dont il avait besoin, c'était le temps : il lui fallait du temps pour organiser son armée en vue de cette lutte difficile. Le prisonnier ne fut rendu que moyennant une trêve de neuf ans, qui fut scrupuleusement observée par les Magyars, malgré leur impatience.

Mais cette trêve ne concernait que la Saxe et la Thuringe : le midi de l'Allemagne fut souvent traversé pendant ces neuf ans, et les Hongrois inondèrent la Suisse actuelle et la France du Nord. Le monastère de Saint-Gall conserva longtemps le souvenir de leur passage, tristement illustré par la mort de sainte

1. Widuchind dit simplement (Pertz, III, 431) : « quemdam » ex principibus Ungariorum. Ungarii vero ipsum in tantum » dilexerunt, ut pro redemptione illius immensa auri et ar- » genti pondera offerrent. »

Wiborade au pied de l'autel (925)[1]. La Champagne cette fois ne put leur échapper : ils arrivèrent jusque près de Reims, et ne se retirèrent que devant les sérieux préparatifs de Raoul[2]. Tout cela n'empêchait point Henri l'Oiseleur de rétablir dans sa force primitive l'ancien heerbann germanique, d'exercer au métier des armes la noblesse et la population urbaine, de protéger les villes par de nouveaux remparts, et de soumettre, dans une campagne d'hiver héroïque, les peuples slaves des bords du Havel. De son côté Zoltan, la trêve une fois expirée, et le roi de Germanie refusant tout tribut[3], se préparait à un immense déploiement de forces. Seulement, il eut l'imprudence de les éparpiller en Thrace, en Italie, au lieu de les concentrer sur l'Allemagne, et ce pays dut peut-être son salut à l'ambition juvénile et intempérante du prince ou des chefs de tribus. L'armée de Zoltan comptait surprendre en Thuringe le roi des Germains qui relevait à peine d'une maladie grave. Elle demanda le passage aux Daleminces, d'anciens alliés, qui prévoyant sa

1. *Ann. Sangall.* (Pertz, I, a. 925). — Dussieux, p. 37.

2. *Gallia christiana*, XIII, p. 1178, cité par Dussieux.

3. Il n'y a plus à réfuter sérieusement la légende du chien crevé donné par Henri l'Oiseleur aux ambassadeurs hongrois en guise de tribut. Cette légende provient d'une confusion entre deux faits qui se trouvent l'un et l'autre dans Widuchind : 1° les ambassadeurs ont été renvoyés avec mépris par Henri ; 2° les Daleminces donnent à leurs alliés un chien gras pour se moquer d'eux. — La date assignée à la bataille de Mersebourg varie de 932 à 934.

défaite, ou peut-être ayant à se plaindre eux aussi de ses ravages, la reçurent sans empressement, mais ne la gênèrent pas dans sa marche.

Une fois en Thuringe les Hongrois se séparent, soit en vertu d'un plan stratégique, soit que la discipline commençât à fléchir : la plus petite troupe s'aventurant du côté de l'Ouest, se dispersa après une première défaite, périt de misère ou sous les coups des habitants. L'armée principale fut attirée du côté de Mersebourg par le bruit d'un mariage princier qui devait être célébré dans cette ville, et des trésors qui y avaient été réunis à cette occasion. Cependant le roi Henri venait camper près d'eux, à Riethebourg; et les Hongrois effrayés se mirent à rappeler leurs troupes éparses, suivant leur coutume, en allumant des feux de distance en distance. L'instant d'une bataille décisive approchait. Le fondateur de la maison de Saxe (il le fut véritablement dans cette journée), donna pour cri de guerre à ses soldats : *Kyrie eleïson*, et marchant à leur tête contre l'ennemi, parcourut leurs rangs en leur parlant du secours divin qui ne pouvait leur manquer, de leurs pères qu'ils devaient venger, de l'union nécessaire en face des barbares.

Il voulut rendre aux Hongrois une de ces ruses de guerre dans lesquelles ils étaient si habiles : par son ordre, une troupe thuringienne mal armée s'avança d'abord seule à la rencontre des cavaliers du Danube, et se fit poursuivre en se repliant sur l'armée compacte, stratagème fort bien combiné pour briser le premier élan si redoutable des Magyars, et pour produire

le découragement dans leur esprit. De plus, il avait muni ses soldats de grands boucliers, et leur avait commandé de recevoir sur ces boucliers la première bordée de flèches, puis de prévenir la seconde bordée par une attaque serrée et rapide. Les Hongrois, ne reconnaissant plus la manière de combattre des Allemands, furent pris de panique. Grâce au galop de leurs chevaux, la plupart échappèrent; mais le siége de Mersebourg était levé, le camp avec tout le butin qu'il renfermait, conquis sans effort, et tous les captifs remis en liberté [1]. La bataille de Mersebourg était pour l'Allemagne du Nord une grande victoire nationale; pour la Hongrie païenne un premier signe de décadence et la perte de son prestige.

D'après les chroniqueurs, sept guerriers prisonniers auraient eu les oreilles coupées par l'ordre de Henri, et auraient été renvoyés dans leur patrie afin d'y répandre l'épouvante par leur hideux aspect. Leurs compatriotes, indignés de ce qu'ils avaient accepté la vie à ce prix, les auraient condamnés à perdre tous leurs biens, à se séparer de leurs familles, et à quitter nu-pieds le pays en mendiant sur la route [2].

A peu près en même temps, deux armées attaquaient l'Europe méridionale. L'expédition de 934 contre l'Empire grec présente un plus haut degré de certitude

1. Le récit de Widuchind et celui de Liutprand sont loin d'être identiques; mais ils ne sont pas inconciliables, et tous deux inspirent confiance.

2. Thuróczy, II, ch. IX : ces malheureux gardèrent le surnom méprisant de *Magyarkak*.

historique que l'invasion contemporaine d'Arpad ; elle est confirmée par les écrivains de Byzance, et par Maçoudi : le savant musulman attribue même aux Hongrois une sanglante victoire[1] mais il est probable que la Cour d'Orient lutta avec ses meilleures armes, l'habileté diplomatique et l'attrait des présents : le protovestiaire Théophane parvint ainsi à écarter le péril, et quelques années plus tard il y réussit de nouveau[2]. Les Italiens recoururent aux mêmes moyens de défense : le roi Hugues se débarrassa d'une troupe magyare moyennant une grande somme d'argent, des ôtages et des guides pour la conduire en Espagne[3], entreprise qui n'eut pas de résultat.

Zoltan, malgré sa défaite en Thuringe, n'avait pas renoncé aux courses en Allemagne, même dans le Nord : à la mort de Henri l'Oiseleur, il crut la Saxe affaiblie et la fit envahir; mais le jeune roi Otton, déjoua toutes ses tentatives[4]. La mort d'Arnulf de Bavière, allié des Hongrois, leur rendit toute liberté de ce côté, et leur rouvrit une route plus facile vers la France du Nord et la Belgique : si le nouveau duc de Bavière, Berthold, les vainquit en 943[5], nous ne voyons pas qu'au delà du Rhin ils aient subi aucun grave

1. Rambaud, p. 357.— Maçoudi, l. cit., II, 58 et suiv.

2. Rambaud, p. 358, d'après *Contin. sur Lécap.* ch. XXXVII et XLV.

3. Liutprand (l. cit., p. 332).

4. Widuchind, a. 937.

5. *Ann. Sangall.*, a. 943 : omnis Agarenorum exercitus a Baioariis occisus est.

échec[1]. Plusieurs fois ils portèrent la terreur en Champagne et en Bourgogne, et même au sud d'Orléans : Luxeuil comme Dôle, de nombreuses villes, de nombreux monastères furent détruits. Des légendes merveilleuses s'attachèrent à ces sombres récits : tel moine avait défié toutes les flèches sans être atteint d'une seule; tel *Hongre* ayant frappé un autel de pierre n'avait pu en détacher sa main; miracle plus étonnant, un moine de Belgique avait converti quelques-uns de ces païens[2]. Mais aucune résistance sérieuse ne leur était opposée. Ainsi, malgré Mersebourg et quelques autres défaites, lorsque Zoltan mourut en 947, les Magyars n'avaient presque rien perdu de leur formidable élan.

Nous savons peu de chose sur Taksony, le fils de Zoltan. Ce jeune et vaillant prince de dix-sept ans était destiné à un règne assez triste, car la fortune de son peuple dans les luttes offensives allait s'épuisant. Il eut le malheur de signaler son avénement (947) par quelques succès qui lui donnèrent trop de confiance. Les Italiens, à qui le nom seul des Hongrois faisait éprouver une véritable terreur, et qui priaient saint Geminianus de les défendre de leurs flèches[3], les Italiens cette fois encore n'essayèrent pas de lutter. Bérenger II, en guerre avec Lothaire, fils de Hugues,

1. *Arpádkori uj okmánytár*, t. II, p. 22 (Nouveaux documents du temps des Arpad), reproduisant une pièce déjà publiée par M. de Rosière. — Dussieux, p. 43 et suiv.

2. *Vita Vicberti* a. 946 (Pertz, VIII).

3. Dussieux, p. 27.

voyant arriver une grande armée conduite par le nouveau duc, préféra payer la rançon du royaume d'Italie au moyen d'une forte somme d'argent levée sur les églises; aussi fut-il accusé d'avoir cherché un prétexte pour ruiner son peuple d'impôts [1]. C'était la dernière invasion en Italie.

La France fut éprouvée davantage : les incursions n'avaient jamais été aussi fréquentes ni aussi prolongées qu'elles le furent pendant les premières années de Taksony, en Alsace, en Franche-Comté, jusque dans le Languedoc [2], jusque dans le royaume d'Arles, où Conrad imagina de les mettre aux prises avec les Sarrazins [3]. Au nord, la ville de Cambray leur résista; mais la Lorraine, livrée par son propre duc, fut plus que jamais dévastée. Ce torrent périodique allait être arrêté par la bataille d'Augsbourg : depuis 955 la France ne revit plus les Hongrois [4].

La bataille d'Augsbourg est le point culminant de cette histoire. Ce triomphe de l'Allemagne, par son éclat magnifique et durable, éclipsa d'autres succès remportés précédemment par le nouveau duc Henri

1. Liutprand, l. cit., p. 336.

2. Reinaud : *Les Invasions des Sarrazins en France*, Paris, 1836, p. 169.

3. Reinaud, p. 183, et D. Bouquet, IX, 6.

4. Dussieux, p. 52 et suiv. — P. 64, note sur *li Hongre* dans Garin le Lohérain. — P. 67, note sur les Ogres, et p. 72, note d'après laquelle il y aurait peut-être une population d'origine magyare dans quelques villages du département de la Moselle.

de Bavière, et même toutes les guerres de cette époque. Et pourtant cet événement, d'une si haute réalité historique, est surchargé de légendes par la tradition magyare; la tradition germanique elle-même parle de visions qui auraient précédé la bataille et cherche à lui donner une teinte de merveilleux [1]. Il est certain qu'elle eut au plus haut degré le caractère d'une résistance nationale et chrétienne. L'Allemagne tout entière, Nord et Midi, Saxe, Souabe, Franconie, Bavière, était représentée dans le camp germanique sous la forte main du roi saxon à la taille élevée, aux yeux bleus menaçants, à la blonde et léonine chevelure. L'ambassade hongroise, envoyée peu auparavant en Allemagne, peut-être avec l'intention d'observer ou de faire naître de nouvelles luttes intérieures, n'avait pu constater que cette union toute nouvelle. Les princes allemands communièrent entre les mains de l'évêque Ulrich d'Augsbourg et se donnèrent le baiser de paix; des reliques vénérées semblaient assurer leur triomphe; un jeûne destiné à expier les péchés de l'armée précéda l'engagement. Les Hongrois ne pouvaient opposer à cette ardeur patriotique et religieuse que leur zèle païen prêt à s'éteindre, et que leur élan guerrier affaibli par soixante ans de combats.

Ils conservèrent toutefois, au début de ce choc décisif, leur fougue irrésistible. Ayant levé le siége d'Augsbourg, ils entourèrent près du Lech l'armée

1. *Vita S. Udalrici* (Pertz, IV, 388).

allemande, écrasèrent les Bohêmes auxiliaires. Mais Conrad de Lorraine, repentant de sa récente trahison, se dévoue à la cause chrétienne dont le triomphe allait lui coûter la vie, et supporte l'effort de l'ennemi, que le roi Otton vient prendre à revers. Enveloppés à leur tour, les Hongrois s'enfuient; mais les eaux du Lech leur barraient le passage : beaucoup se noyèrent, beaucoup furent massacrés ou pris[1]. Le camp abandonné livra aux Allemands des richesses énormes; mais ils payaient cher leur succès : bien des princes et des seigneurs de la plus haute féodalité germanique couvraient de leur corps le champ de bataille à jamais célèbre.

Sur ce fond de vérité indiscutable, l'imagination populaire a brodé plus d'une légende mêlée elle-même d'erreur et de vérité. D'abord on voulait, en Allemagne du moins, que l'armée vaincue eut succombée presque tout entière[2]; mais, comme le fait observer l'historien national de la Bohême[3], il est impossible que les vainqueurs pesamment armés, et d'ailleurs très-éprouvés au commencement de la bataille, aient en-

1. Sur la bataille d'Augsbourg, V. *Ann. Sangall.* (Pertz, I, 79). — Flodoardi *Annales* (Pertz, III, 403). — Widuchind (Pertz, III, 458). — Thietmari *Chronicon* (Pertz, III, 746). — Giesebrecht, t. I, 418 et suiv. — Zeller, t. II, 326.

2. Cunctos pœne delevit, dit Flodoard.

3. Palacky, I, 218. Il s'appuie avec raison sur ce texte de la *Vita S. Udalrici :* quamvis incredibilis numerus illorum occisus fuisset, tantus tamen exercitus eorum remanebat... D'ailleurs, les *Ann. Sangall.* disent : multi comprehensi sunt.

tièrement détruit une armée de cavaliers. Un récit du temps nous apprend même qu'ils survécurent en assez grand nombre pour que, dans leur retraite précipitée, les bourgeois d'Augsbourg les voyant venir du haut de leurs murs aient éprouvé un instant d'inquiétude, et pour que la Bohême ait paru menacée d'une invasion par les fuyards, avant que Boleslas les eût repoussés et se fût emparé d'un de leurs chefs, Lehel[1].

Ce Lehel et un autre chef nommé Bulcs compliquent les mêmes légendes. On peut se rappeler que ces deux noms figurent au premier rang dans l'armée d'Arpad; mais il n'est pas inexplicable qu'ils reparaissent au bout d'un demi-siècle. Les sources les plus différentes parlent, avec des détails inconciliables, il est vrai, mais enfin toutes les sources parlent de Lehel et de Bulcs à la bataille d'Augsbourg. Deux petits-fils ont bien pu porter le nom de leur aïeul à la tête de deux tribus magyares. D'après un chroniqueur hongrois, Lehel et Bulcs, amenés après la bataille devant Conrad; et interrogés par lui sur la cause de leur cruauté envers les Chrétiens, lui auraient répondu : nous sommes la vengeance divine et le fléau envoyé contre vous. Puis Lehel aurait demandé à jouer une dernière fois de son cor, et s'en serait servi pour assommer Conrad et l'étendre mort à ses pieds[2]. Suivant d'autres traditions, Lehel et Bulcs, avec une mul-

1. Palacky.— *Ann. Sangall.* : rex illorum nomine Lele.
2. Thuróczy, II, ch. xxxv.

titude de prisonniers, auraient été pendus après la bataille, cruauté que les Hongrois auraient vengée par le massacre de vingt mille captifs[1]; ou bien ils auraient été pendus à Ratisbonne, après avoir tenté de s'enfuir par le Danube; ou bien enfin Lehel serait tombé entre les mains des Tchèques. Tous ces récits, à moitié concordants, à moitié contradictoires, montrent à quel point l'imagination des peuples fut frappée par la nouvelle d'Augsbourg.

Parmi les princes qui envoyèrent des ambassadeurs à Otton le Grand pour le féliciter de sa victoire se trouvait le savant empereur d'Orient, Constantin Porphyrogénète[2]. Ses relations avec Taksony n'avaient pourtant pas été mauvaises, il avait même essayé d'introduire en Hongrie l'influence byzantine : dans un séjour à Constantinople, ce même Bulcs, dont nous avons raconté la fin tragique, avait été converti au christianisme, ainsi qu'un chef de Transylvanie nommé Gyula, et avait reçu le titre de patrice; le patriarche avait consacré « évêque des Turcs » un certain Hiérothée, qui s'occupa de la conversion des Magyars. Il n'en est pas moins vrai que les allures belliqueuses de semblables voisins étaient pour l'Empire une menace perpétuelle. En 958, la guerre recommença et le patrice Pothos Argyros fut vainqueur : Taksony ne rencontrait plus de tous côtés que des désastres. Il essaya plus tard de profiter des guerres

1. Kézai, II, ch. I.
2. Rambaud, 356 et suiv.

compliquées entre les Bulgares, les Russes, les Petchénègues et les Grecs; mais la tactique rusée du vieil Empire déjoua ses ennemis. Toute conquête devenait impossible en Orient comme en Occident, et les Magyars prirent le parti de combattre comme auxiliaires, tantôt dans l'armée de Byzance, tantôt dans le camp de ses ennemis.

Il fallait maintenant se prémunir contre des réprésailles, et appeler des peuples congénères à la défense du pays. Taksony, suivant l'exemple déjà donné par Zoltan, établit des Bulgares venus du Volga dans la région où plus tard Pesth fut bâtie, des Petchénègues près du lac Fertö et sur les bords de la Theiss. Mais ce n'étaient là que des remèdes insuffisants : il fallait renouveler la nation par un changement radical, ou se résigner à la voir suivre les Huns, les Avares, les Bulgares, dans la série des peuples formidables peu à peu absorbés ou détruits.

Le successeur de Taksony, Geiza (972-997)[1], comprit cette situation mieux que son père, et il ouvrit la voie à son propre fils le roi saint Étienne. Ce règne n'appartient vraiment plus à la période païenne de l'histoire de la Hongrie. Signalons toutefois une dernière expédition en Allemagne des Magyars non encore convertis.

1. M. Szabó, dans un travail important sur ce prince (*Buda-Pesti Szemle* de 1865), l'appelle Gyejcs; il écrit Zsolt pour Zoltan et Taks pour Taksony. M. Horváth, qui écrit aussi Zsolt, trouvant dans quelques documents le nom de Geiza écrit Geich, croit pouvoir le rapprocher du chinois *keli*, victoire (*M. Történelme*, I, 100).

Tant que vécut Otton le Grand, il n'y avait eu avec l'Empire que des échanges d'ambassades et de présents; Mais Henri de Bavière, devenu le beau-père et l'allié de Geiza, fut le rival de l'empereur Otton II. Les Hongrois sortirent de leurs frontières, qui s'avançaient alors jusqu'au coude du Danube où s'élève la belle abbaye de Mœlk, et se répandirent dans l'évêché de Passau, hostile au duc de Bavière. Alors l'Empereur détacha de la Bavière l'Autriche actuelle, en faveur de Léopold de Babenberg, lequel vainquit les Hongrois et les rejeta jusqu'auprès de Vienne. Désormais une nouvelle puissance militaire allait arrêter leurs efforts, et ils comprirent que c'en était fait de leur ancienne vie d'aventures.

CHAPITRE V

ÉTAT RELIGIEUX ET POLITIQUE.

La Hongrie païenne n'a pas eu de Tacite pour décrire ses mœurs et ses croyances ; elle n'a pas même trouvé quelque pieux interprète des anciens jours, qui dans un état social nouveau, sous une religion nouvelle, recueillît les souvenirs épars et les transmît à la postérité. Nous sommes réduits à interroger les allusions au paganisme contenues dans les documents chrétiens ultérieurs, les légendes, proverbes et chansons populaires, les analogies tirées des peuples de même race et de même langue. A cette étude mythologique, la plus importante comme la plus difficile, succèderont des recherches relatives à l'état politique et social avant le règne d'Étienne Ier.

L'ancienne religion des Magyars peut être retrouvée au moyen de deux méthodes fort différentes qui ont été employées successivement par deux savants hongrois de notre temps, M. Ipolyi et M. Csengery. M. Ipolyi a interrogé surtout les sources populaires :

avec une connaissance très-étendue des dictons de toute sorte répandus chez les paysans de l'Alföld, des fables qui ont servi de thèmes aux poëtes, et des opinions exprimées par des auteurs nationaux où étrangers de diverses époques, il est arrivé à reconstruire dans un grand ouvrage tout un cycle de mythologie magyare[1]. M. Csengery met en doute l'efficacité ou plutôt la sûreté de cette méthode; il croit que M. Ipolyi, n'ayant ni la prudence de Grimm, ni d'aussi bons documents que le mythographe germaniste, a pris souvent pour des croyances magyares un mélange de croyances et de légendes chrétiennes, germaniques, gréco-latines, orientales; que le seul moyen d'éviter cette confusion est la recherche des analogies avec les religions finnoises et les langues de même famille[2]. Exposons d'abord le système de M. Ipolyi.

Un Dieu unique et vivant, Isten[3], domine toutes

1. *Magyar mythologia*, par Ipolyi Arnold, Pesth, 1854. Nous ne prétendons pas donner en quatre ou cinq pages une idée complète d'un pareil travail, mais simplement en extraire un tableau d'ensemble, d'autant plus nécessaire que ce grand ouvrage n'a jamais été traduit, même en allemand.

2. Csengery Antal : *A Magyarok ösvallásáról* (de la vieille Religion des Magyars), dans ses *Történeti tanulmányok*, t. I, p. 1-115.

3. Toutes sortes d'explications ont été proposées pour ce mot de Isten : on l'a rapproché du chaldéen *esta*, du grec *estia*, du persan *jizdan*, du chinois *tien*, etc. — On a remarqué aussi que père en finlandais se dit *isä*, patrie *isän*. — Le « Dieu des Magyars, » cette notion devait persister dans la Hongrie chrétienne et se retrouver encore en 1848.

choses, malgré ce qu'en ont pu dire des chroniqueurs du dixième et du treizième siècle[1]. Ce Dieu est intelligent et créateur, il est le père des hommes ; la notion, comme le mot lui-même, appartient en propre aux Magyars. Le Dieu national a conduit par la main Attila puis Arpad ; il continuera de veiller sur son peuple. Son nom se trouve mêlé à une foule de locutions usuelles : l'arbre d'Isten, l'herbe d'Isten, l'oiseau d'Isten.

Toutefois, ces imaginations primitives ne concevaient pas le Dieu unique dans toute sa pureté. Les sentences portées contre les païens parlent du culte *des* faux dieux ou *des* divinités scytiques[2]. Les pédants de la fin du Moyen Age parlent d'un Mars, d'un Hercule, de dieux Indigètes[3]. Ce qui est plus évident, c'est que l'on vénérait, on redoutait un grand nombre de forces ou de génies pour la plupart funestes. D'abord le diable (*ördög*), notion antérieure au christianisme[4] : le diable tout noir, avec de grandes oreilles et une longue queue, vivant dans un affreux séjour, le *pokol* à la fois sombre

1. *Gens ungara dei omnipotentis ignara*, dit Liutprand. — *Nullam habentes Dei notitiam*, dit Ricard des peuples restés dans la Grande-Hongrie. Mais Théophylacte de Samokatta, parlant de peuples analogues, et l'Anonyme, écho des anciens Bardes, mentionnent la croyance au dieu unique.

2. *Scythica numina*, dit Thuróczy (II, ch. XXXIX); *falsos deos*, trouvons-nous dans les décrets d'André Ier, etc.

3. Bonfinius, I, 96, 118.

4. L'étymologie de ördög est aussi obscure que celle de Isten.

et ardent, à la tête de nombreux sujets qui forment l'armée d'ördög; puis *l'ármány*, voleur impur; le *manó*, dont on a grand peur : le manó l'emporte, quel manó nous a apporté cela ? le *fene*, le *laz*, principes morbides et pestilentiels.

Ensuite viennent les *tündér*[1], les merveilles, les fées, les apparitions, agissant de diverses manières sur la destinée des hommes. Quelque part dans les montagnes de Transylvanie se trouve le palais du roi des tündér, avec la reine et de belles jeunes filles; palais d'argent et de cuivre, protégé par un lion d'or, se mirant dans un lac resplendissant, et entouré de grands bois où les oiseaux font entendre des mélodies ravissantes. Quelle source de richesses pour les hommes, s'ils ne l'avaient pas dédaignée ! Une tradition du comitat de Hont rapporte que dans un endroit aujourd'hui désert et pierreux avec quelques vieilles ruines, vivaient des fées qui, au lever de l'aurore peignaient leurs cheveux d'or sur le pays, de telle sorte que tout le monde était riche; mais un avare ayant saisi une de ces fées pour lui couper sa chevelure, toutes s'enfuirent, et la misère, la désolation, succédèrent à l'abondance. Dans la ville de Déva, la fée bienfaisante apparaissait jadis tous les sept ans; d'autres fées bâtissaient des murs pour les mortels et les enrichissaient de leurs trésors; mais toujours l'ingratitude humaine les décourageait et leur faisait quitter la place.

1. Le radical *tün* signifie apparaître, *dér* (finlandais, *tær*), signifie probablement fille.

A côté des fées de la terre, il y avait les fées de l'air et les fées des eaux. Une des plus poétiques et des plus originales fantaisies de l'imagination magyare était Délibab la fée de Midi, fille du vieux *Puszta* de l'Alföld, sœur de *Tenger* (la mer), aimée par *Szél* (le vent). Rien de plus ingénieux, ni de plus exact que cette parenté. Délibab est la personnification du mirage qui se produit dans les vastes plaines et qui donne au voyageur l'illusion de la mer : que de fois elle a été chantée par les poëtes[1] ! C'est une fée vraiment nationale, comme celles qui protégeaient les armées, avertissaient les chefs, et au début de la conversion se mêlaient encore aux apparitions chrétiennes pour prédire à Geiza la naissance de son glorieux fils[2].

Sur les bords des lacs et des fleuves, on croyait à la présence des merveilles et des esprits des eaux. Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, les paysans des rives de la Theiss racontaient encore qu'il y avait des femmes vivant dans le fleuve, sortes de nymphes, ou plutôt de sirènes, comme le prouve la légende de la femme au corps de poisson. Certains rochers qui dominent le lac Balaton s'appellent encore aujour-

1. V. sur Délibab, sans parler des nombreuses allusions des poëtes, Boldényi : *la Hongrie ancienne et moderne*, Paris, 1853, 2e partie, p. 24 et suiv.

2. Hartvicus, *Vita S. Stephani*, ch. IV (dans Endlicher). — Les *Hadnemtök* sont les déesses qui voulaient empêcher Attila de revenir en Pannonie peu avant sa mort. — Nous ne disons rien des *végzetnök*, sortes de Parques qui filaient des quenouilles, et qui n'ont rien de national.

d'hui la demeure des fées. Le lac Fertö (ou de Neusiedl) renfermait dans ses profondeurs des palais de diamant et d'or, où des chants merveilleux retentissaient durant les nuits paisibles.

Toute autre était la demeure du vilain vieillard (*rut öreg*) : dans un bois sombre, un palais bâti de têtes de mort. Les mauvais esprits et les sorcières étaient servis par des chats noirs et des chiens noirs. Les géants personnifiaient souvent les montagnes, les rochers, la lutte de la plaine et de la mer. Tout ce monde nuisible, dans lequel figuraient des cyclopes, était en lutte continuelle avec le monde des bons esprits[1].

Ces nombreuses personnifications n'excluaient pas le culte des éléments et des objets visibles : le feu, image ou plutôt manisfestation de la puissance divine[2] ; l'eau, envisagée soit dans les sources auxquelles on offrait des sacrifices et près desquelles on enterrait les chefs illustres, soit dans les puissants fleuves divinisés; la terre, mère des hommes; les vents, dont le séjour était la montagne de Nadas, entre Presbourg et Neitra. Plusieurs animaux fabuleux ou réels, le vautour, le loup, le dragon, le vampire ; plusieurs arbres, le noyer entre autres, étaient l'objet d'un culte particulier. Le soleil n'était pas oublié, non plus que

1. M. Ipolyi insiste avec raison (p. 115-139) sur le rôle important des géants et des rochers dans toutes les traditions finnoises. — Les cyclopes dont il s'agit ont leur œil unique entre les épaules.

2. C'est l'opinion de M. Ipolyi, qui s'appuie, en ce qui concerne ce culte du feu, sur Théophylacte et Aboulféda.

la lune et l'aurore, et les chevaux du jour et le cheval noir de la nuit.

Les Magyars croyaient à la divination ; ils avaient aussi des magiciens, distincts des devins et des prêtres. Un véritable ordre sacerdotal partageait le pouvoir avec le prince[1]. Les prêtres offraient à la divinité des chants, des prières, des sacrifices de toutes sortes, même des sacrifices humains, dans les bois sacrés, sur les autels. Dans l'ensemble des choses, l'âme humaine conservait son existence indestructible et immortelle; mais elle pouvait revenir sur la terre, surtout si elle avait appartenu à un illustre guerrier. L'âme passait à cheval sous la voûte de la mort, et traversait un pont qui la conduisait au bonheur de l'autre monde; bonheur guerrier comme les funérailles étaient guerrières.

Ainsi pouvons-nous résumer la mythologie magyare de M. Ipolyi. Elle rend compte des anciennes croyances, en tant qu'elles ont laissé des traces dans l'imagination populaire et dans les traditions locales, et du mélange introduit dans les idées du peuple conquérant par son séjour au milieu des populations conquises. Elle renferme d'ailleurs des éléments très-anciens et qui présentent bien un caractère original, finnois et magyar. Mais des parasites de toute provenance encombrent cette végétation nationale, parfois difficile à reconnaître; en plus d'un endroit, on

1. V. toute la dernière partie de la *Magyar Mythologia*, et un bon résumé dans Toldy, l. cit. p. 10 et suiv.

croirait lire une analyse des Mœurs des Germains, ou une page de mythologie classique, ou un abrégé du cathéchisme chrétien[1]. M. Csengery n'a pas trouvé cette méthode assez sévère ; pour découvrir le vrai fond païen, pour le débarrasser des apports successifs dus à des religions différentes, il croit nécessaire de compléter les documents hongrois, peu nombreux ou tardifs, par l'étude des autres mythologies finnoises[2]. De là des résultats différents sur plusieurs points de ceux auxquels M. Ipolyi a été conduit, et que nous allons exposer à leur tour.

Le ciel, l'eau, la terre, telle est la triple voie dans laquelle s'est engagée le sentiment religieux des peuples altaïques (et surtout des Finnois), tant qu'ils ont vécu de leurs propres idées avant d'être initiés au christianisme. Le ciel est naturellement ce qui les a frappés tout d'abord, et parmi les phénomènes du ciel, le tonnerre, dont le nom, *jumala*, *jummel*,

1. Les attributs de la puissance divine et les détails concernant le diable viennent en grande partie de l'enseignement chrétien ; le culte, les prêtres, les funérailles guerrières rappellent de bien près la Germanie païenne; les sirènes, les chevaux du jour, les cyclopes, le polythéisme gréco-romain.

2. Lencqvist : *De superstitione veterum Fennorum*. — Mais le travail de Castrén, publié par M. Schiefner (*Vorlesungen über die finnische Mythologie*, Saint-Pétersburg, 1853), est surtout précieux, parce qu'il nous fournit une analyse raisonnée (avec renvoi aux passages concernant chaque divinité), du *Kalevala* traduit en français par M. Léouzòn-Le-Duc, poëme mythologique qui abonde en renseignements.

njum[1] est chez quelques-uns de ces peuples la plus ancienne expression de la divinité. Mais peu à peu l'idée religieuse s'élargit à la vue de phénomènes et d'objets variés, moins éclatants, mais aussi puissants que le tonnerre. Dès lors la notion de dieu-tonnerre ne suffit plus, et, dans le ciel lui-même, on est amené à distinguer le dieu du ciel, et le ciel objet ou ensemble d'objets visibles. De nouveaux mots religieux alors prennent naissance : les runes finlandaises, sans négliger l'ancien Jumala, qui revient souvent, et dont le nom sera donné même au dieu du christianisme, reconnaissent maintenant un dieu personnel sous le nom de Ukko, qui éveille dans toute cette famille de langues une idée de paternité et de puissance[2]. C'est le dieu du ciel, maître de la pluie, de la neige, des éclairs, et qui règne sur les nuages, d'où il envoie avec son arc (l'arc-en-ciel), des traits de feu « que le trait enflammé de Dieu le frappe[3]! » est une malédiction bien connue en Hongrie comme en Finlande.

Au-dessous du dieu suprême de l'air régnaient, chacune dans sa sphère et sans affecter une hiérarchie polythéiste, les divinités du soleil, de la lune et des étoiles, emblèmes que l'on retrouve dans les vieilles armoiries des Székely et dans celles des Cumans de Hongrie; de même la déesse Aurore et les merveilles

1. Sur Jumala et Ukko, V. toute la première partie du travail de Castrén.

2. Le magyar *ük*, le vogoul *ojke*, le mongol *aka*, le turc *aga* renferment tous une idée de paternité, de supériorité.

3. En magyar, *verjen meg a tüzes isten nyila*.

de l'air, filles du soleil[1], ce qui nous ramène à la Délibab magyare.

Si le ciel est ce que l'on aperçoit d'abord, la crainte et la reconnaissance, grands mobiles religieux, s'attachent aux sources, aux lacs, aux fleuves qui rafraîchissent les hommes et les troupeaux, qui fournissent le poisson et qui peuvent engloutir. De là les sacrifices longtemps offerts aux divinités des ruisseaux et des lacs, à la fée des vagues, à la vierge de la cascade[2], sacrifices plus tard défendus en Hongrie par les rois chrétiens.

Tous ces peuples vénéraient la terre comme une mère bienfaisante; ils étaient arrivés à la personnifier, comme ils avaient fait pour le ciel, indépendamment de la terre visible à tous les yeux[3]. Il y avait aussi des divinités terrestres inférieures, et ces peuplades, qui ne cultivaient pas, mais qui vivaient de la chasse, attribuaient naturellement la plus grande importance aux forêts. Certains bois, certains arbres étaient sacrés. Le dieu des forêts s'appelait *Tapio*, et ce nom se retrouve dans celui de plusieurs villages de Hongrie : on se le représentait comme un vieillard aveugle, à la barbe de couleur sombre, revêtu d'une

1. Tout cela se trouve dans le premier chapitre de la deuxième partie du Mémoire de M. Csengery, le deuxième concerne l'eau, le troisième la terre.

2. *Kosken neiti*, la vierge finlandaise de la cascade *Vellamo*, en hongrois, *hullam*, vague.

3. *Maa ema* chez les Finlandais, *maan emo*, chez les Esthoniens, la terre-mère.

pelisse de mousse et couronné de feuilles. Sa femme, la déesse Mielliki, était la mère de la forêt, la reine de la chasse, et un nombreux peuple de petites divinités représentant les divers esprits et les diverses forces des grands bois, obéissaient à leurs ordres.

L'immortalité de l'âme, ou plus exactement la permanence des âmes après la mort, est très-anciennement reconnue chez les peuples altaïques. Castrén, dans tous ses voyages, en a trouvé la trace chez les tribus les plus obscures et les plus ignorantes : elles croient que les chamans s'adressent aux morts et leur demandent des conseils. Mais ce n'est pas toujours de l'amour et de la confiance qu'ils témoignent à ceux qui ne sont plus; souvent ils redoutent leur retour comme un mauvais présage, et chez les Tchouvaches qui ferment les cercueils avec un fer rouge pour qu'ils soient plus solidement fermés, le fils prie son père de ne plus revenir. C'est là l'idée la plus élémentaire, d'après laquelle l'âme reste dans le tombeau, idée que l'on trouve dans les runes, mais qui a plus tard cédé la place à une autre notion, celle du séjour des âmes dans le *manala*. De ce mot, qui signifie « sous la terre, » vient le hongrois *manó*, objet de terreur, comme l'enfer hongrois le *pokol* vient du finlandais *pojola*, le pays de la désolation opposé par les poëtes au lumineux Kalevala.

Une multitude d'esprits protecteurs ou nuisibles sont des intermédiaires entre la divinité et les hommes; il en est qui veillent sur les malades ou qui secourent les voyageurs dans la tempête, les pêcheurs

sur le fleuve. C'est de ces esprits que les prêtres tiennent leur pouvoir de devins ou de sorciers. Les mages (*varaszlók*) apparaissent dans l'histoire hongroise lors des derniers efforts contre le christianisme. Le nom de *tatos* que portaient les prêtres de l'ancienne Hongrie ne peut s'expliquer que par le finlandais *taitaa*, savoir, et dans les deux pays l'idée d'enchantement se rend par deux mots analogues, *büvész*, *baive*.

Tel est l'ensemble d'affirmations et d'hypothèses que M. Csengery oppose à la mythologie magyare de M. Ipolyi. Le reproche qu'on pourrait lui faire, c'est de chercher un peu loin ses renseignements, plutôt en Finlande et en Asie que dans les traditions magyares. Mais sa méthode n'en est pas moins sérieuse, et concluante sur bien des points. Elle n'est d'ailleurs pas inconciliable avec celle de M. Ipolyi. De l'une comme de l'autre résulte une religion finnoise, bien que rapidement surchargée d'autres éléments ; une religion ayant pour caractère essentiel le culte des forces ou des esprits de la nature[1] ; mais avec cette disposition à reconnaître un Dieu suprême, et cette croyance en l'immortalité qui ont préparé le triomphe du christianisme[2].

1. V. l'ouvrage déjà cité de M. F. Lenormant : *la Magie chez les Chaldéens*.

2. Le paganisme magyar ne se servait guère d'images. On trouve pourtant dans les sentences des rois chrétiens et dans plusieurs diplômes, des *balvány*, statues de pierre qui ornaient les tombeaux païens : *ad statuam lapideam quæ dicitur balvankew*, etc. (Jerney : Keleti utazása, t. II, p. 101 et suiv.) Il

Tous les historiens ont observé que les invasions barbares suivies de conquêtes durables, par exemple celles des Germains dans les provinces romaines, ont grandement fortifié l'autorité des chefs conquérants. Si l'on compare les institutions politiques des Magyars avant et après leur établissement en Hongrie, on se rappelle involontairement la royauté mérovingienne avant et après les succès de Clovis. Comme Clovis, comme plus tard Guillaume de Normandie, Arpad tirait sa principale force de la conquête elle-même, du droit de distribuer arbitrairement à ses compagnons de victoire les terres des vaincus : l'exercice de ce droit par Arpad et par ses successeurs a été continuel, à en juger par les allusions fréquentes et sans doute incomplètes, des chroniqueurs[1]. Mais la différence qui séparait les vieilles coutumes germaniques de la vie nomade jusque-là pratiquée par tous les peuples altaïques se retrouvait dans le mode d'établissement territorial : ce n'était pas à tel guerrier, mais bien à telle tribu ou famille qu'une certaine région, le plus souvent très-vaste, était attribuée. De là résultait encore que le pouvoir du prince ne pouvait s'agrandir jusqu'au despotisme ; car une tribu dans son vaste domaine conserve bien plus d'indépendance que des guerriers isolés.

On respectait d'ailleurs l'ancien pacte juré par le

n'en est pas moins vrai que ce peuple n'a jamais eu de grandes dispositions pour l'emploi des images dans le culte ; ce fut une des causes des succès de la Réforme au seizième siècle.

1. Diversa dedit donaria. — Edunek filio Ete donavit terram

premier duc, ce pacte entouré dans les chroniques de circonstances légendaires, mais dont la réalité est attestée par la tradition nationale[1] : les tribus et les familles, subdivisions de la tribu, les huit tribus et les cent huit familles, conservaient leur existence non-seulement sociale, mais politique. Les exigences de la discipline militaire rendaient aussi absolu que possible le pouvoir du chef suprême en cas de guerre générale, mais elles n'empêchaient pas chaque tribu de faire des expéditions pour son propre compte. D'autre part, la tribu n'étant pas une nation et n'y prétendant en aucune sorte, la Hongrie ne risquait pas de se morceler en un grand nombre de petites républiques guerrières ou de petites principautés; dès cette époque nous remarquons dans ce pays un heureux équilibre de l'unité nationale et de l'indépendance locale qui lui a donné la force de survivre à d'affreux malheurs.

La puissance ducale rencontrait d'autres limites que l'autonomie relative des tribus. D'abord elle n'était pas précisément héréditaire; elle procédait d'une élection ou d'une acclamation, toujours il est vrai dans la famille d'Arpad, mais sans que l'ordre de primogéniture fût rigoureusement consacré par l'usage ou par la loi[2]. Ensuite elle était contrôlée par celle du gylas et du kar-kan, d'un pouvoir judiciaire suprême et de l'as-

juxta Danubium (Anon. ch. XXIX et XLVII. V. aussi ch. XXXII, etc.).

1. V. au ch. I.

2. Même sous la royauté il n'a pas toujours été observé.

semblée générale des chefs assistés de nombreux hommes libres[1]. Enfin, les vainqueurs n'étaient pas dispersés au milieu des vaincus, comme les Normands le furent au milieu des Anglo-Saxons; ils formaient une masse compacte dans la plaine, au centre du pays, et n'ayant pas à redouter un soulèvement général de la population conquise, ils n'éprouvaient pas le besoin de se ranger sous l'autorité absolue de leur prince. Aussi voyons-nous que de très-bonne heure les souverains de la Hongrie, pour fortifier leur pouvoir, firent venir des étrangers, tantôt des Bulgares, Cumans ou Petchénègues[2], milices toutes prêtes et n'obéissant qu'au roi, tantôt des chevaliers allemands ou d'habiles politiques italiens[3], attirés par les présents royaux et par la grande situation où les plaçait aussitôt la faveur royale : fait très-important pendant plusieurs siècles de l'histoire hongroise.

Les coutumes sociales étaient en rapport avec les institutions politiques. Tous les membres de la famille et même de la tribu se regardaient comme frères ; ils étaient tous libres et tous nobles ; c'est là l'origine de

1. V. au ch. I.

2. Avec les colonies bulgares vinrent s'établir sous Taksony un certain nombre de Musulmans, dont les descendants, appelés *Ismaëlites* dans tous les documents, conservèrent longtemps leur religion (V. dans le t. VII des Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, 1822, p. 627, le Travail de Frœhn : *de Baschkiris quœ memoriœ prodita sunt ab Ibn-Foszlano et Jakuto*, et la *Géog. d'Aboulfeda*, trad. Reinaud, Paris 1838, p. 294).

3. Kezai : *de Nobilibus advenis* (dans Endlicher).

la nombreuse petite noblesse qui a toujours été le nerf de la Hongrie. Le mariage était respecté, et la polygamie probablement interdite[1]. Les chefs de famille et de tribu étaient comme les ducs eux-mêmes, à moitié héréditaires, à moitié électifs ou acclamés. Les terres assignées à la tribu et à la famille par le duc ou par l'assemblée de la Nation, étaient la propriété de tous[2], même lorsque les diverses branches de la famille se les étaient partagées pour y construire des huttes qui devinrent peu à peu des maisons, et pour y faire paître les troupeaux en attendant la culture. Les chefs n'avaient pas encore de domaine à part, c'est seulement lorsque le régime de la Hongrie fut devenu agricole que les propriétés furent bien délimitées et que les chefs devinrent propriétaires pour une partie et seigneurs pour le reste. Dans les premiers temps, la tribu ducale, celle qui vivait sous l'autorité immédiate du prince, s'établit au centre de la contrée, du côté de Pesth et d'Albe-Royale, plus riche peut-être, mais sans aucune suprématie.

Les anciens Magyars goûtaient peu le séjour des villes, et longtemps cette vie sédentaire a continué à leur répugner. Longtemps ils laissèrent les villes aux habitants qui les avaient précédés, ou aux colons étrangers qu'ils appelèrent dans leur empire. Maîtres

1. On peut le supposer d'après l'exemple de la famille ducale, et d'après le surnom flétrissent donné à Menmarót, qui avait plusieurs femmes.

2. V. au ch. III pour les analogies entre ce système et celui des Slaves.

de la plaine, ils se contentèrent d'être les souverains des montagnes sans y habiter, ce qui a fait dire qu'ils avaient détruit les populations de la plaine ou les avaient chassées dans les montagnes. Les historiens patriotes défendent leurs ancêtres contre ces accusations[1]. Ils soutiennent que les Magyars ignoraient la cruauté contre ceux qui ne résistaient pas; que les seuls prisonniers de guerre devenaient esclaves, et encore avec l'espoir d'obtenir leur liberté ; que le régime de la liberté commune n'a disparu que devant le régime féodal.

Quoi qu'il en soit, nous devons regretter de n'avoir pas de documents plus nombreux et plus positifs sur l'état social de cette époque; mais surtout d'avoir perdu jusqu'aux traces de la première culture intellectuelle des Magyars et de leur première industrie. L'archéologie nationale, très-active depuis quarante ans à Pesth et dans la province, a trouvé bien peu de chose sur cette époque; signalons toutefois le tombeau païen de Vereb[2], renfermant des étriers, des mors, divers objets qui ressemblent à ceux que l'on a trouvés dans les tombeaux livoniens plutôt qu'à ceux trouvés en Allemagne, avec des pièces d'argent portant le nom de Bérenger, et provenant sans aucun doute des incursions en Italie. Pas un seul vers ne nous est parvenu de ces chroniques chantées par les bardes Magyars,

1. Szalay, Fessler-Klein, etc.

2. Erdy János : *Régiségtani Közlemények*, Pesth, 1868, in-4°, avec des planches reproduisant les objets trouvés dans le tombeau païen de Vereb.

les *Hegedös*, en l'honneur des héros ou à l'occasion des fêtes de famille joyeuses ou lugubres, des mariages ou des funérailles[1]. L'Église du Moyen Age les a proscrites comme entachées de paganisme et propres à en perpétuer les erreurs aussi bien que les souvenirs[2]. Au moins pouvons-nous en affirmer l'importance dans la vie hongroise de cette époque[3] : la musique des tziganes, si populaire encore aujourd'hui, est un lointain écho des vieux hegedös.

Les regrets ne sont pas éternels, et les peuples n'en peuvent pas vivre. Vers la fin du dixième siècle, il fallait que la Hongrie entrât dans une phase nouvelle ; de même que les incursions et la guerre presque permanente n'étaient plus possibles, de même les vieilles mœurs, issues du régime nomade, allaient s'effacer devant la civilisation chrétienne très-imparfaite, mais enfin, devant la civilisation chrétienne des peuples voisins.

1. Toldy : *Gesch. der ung. Lit.*, p. 36. — *Hegedü* signifie aujourd'hui violon.

2. Am. Thierry (II, 348), cite le huitième canon du Synode de Bude.

3. Symphonias atque dulces sonos cithararum et fistularum cum omnibus cantibus joculatorum habebant ante se (Anon., ch. XLVI, etc.)

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Fontainebleau. — Imprimerie E. BOURGES.





